



HAL
open science

La vertu administrative au théâtre

Pierre-Étienne Will

► **To cite this version:**

Pierre-Étienne Will. La vertu administrative au théâtre: Huang Xieqing (1805-1864) et Le miroir du fonctionnaire. *Études Chinoises*, 1999, 18 (1-2), pp.289-367. halshs-00179786

HAL Id: halshs-00179786

<https://shs.hal.science/halshs-00179786>

Submitted on 16 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vertu administrative au théâtre

Huang Xieqing (1805-1864) et *Le miroir du fonctionnaire*

Pierre-Étienne Will ¹

Introduction

L'opéra chinois est loin de mes préoccupations habituelles, sans parler de mes compétences. Seul le hasard des fichiers m'a conduit, après quelque hésitation, à consacrer une série de séminaires à l'analyse d'une pièce de *Kunqu* ². Cette pièce a pour titre *Juguan jian* (Le miroir du fonctionnaire), et c'est pour cela qu'elle a attiré non pas, en l'occurrence, mon attention, mais celle de Jérôme Bourgon alors qu'il compulsait le catalogue de la bibliothèque de l'Université de Hong Kong dans le cadre d'une recherche que nous poursuivons depuis quelques années.

- 1 Pierre-Étienne Will est professeur au Collège de France, 52 rue du Cardinal Lemoine, 75005 Paris.
- 2 Ou *chuanqi* (« Raconter des choses étonnantes »), le terme générique pour le théâtre du Sud sous les Ming et les Qing ; la « musique de Kunshan » qui s'est imposée dans les représentations de *chuanqi* depuis le xvi^e siècle en est devenue plus ou moins le synonyme. Pour un bref compte rendu de ces séminaires voir l'*Annuaire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*, 1998-1999. Autant préciser d'emblée que j'aurais été perdu hors de ce cadre, tant le secours de l'assistance s'est avéré indispensable pour résoudre à chaque pas des difficultés dont la nature même m'était souvent obscure. Une mention spéciale est due à Vincent Durand-Dastès, qui nous a introduits à divers aspects techniques du *Kunqu* et à qui je dois une partie des références sur l'histoire du théâtre chinois qu'on

Cette recherche — pour retracer brièvement le parcours qui nous a conduits à *Juguan jian* — a pour but la publication d'un inventaire descriptif et analytique des ouvrages didactiques, tous genres confondus, rédigés à l'intention des administrateurs de l'époque impériale³. Ce type d'enquête bibliographique n'ayant de valeur que si on laisse échapper le moins de titres possibles, il faut faire feu de tout bois : dépouiller les bibliographies existantes, les catalogues publiés, les fichiers de bibliothèque dispersés à travers le monde, et enfin, là où c'est possible, explorer directement les rayons. La tâche serait pour ainsi dire impossible en l'absence de classements par matières, qu'ils soient de forme traditionnelle (le système *sibu* et ses variantes) ou qu'ils s'inspirent des catégories bibliographiques modernes. Or, même quand de tels classements existent, ce qui correspond heureusement à la majorité des cas, les catégories qu'ils distinguent et les regroupements qu'ils opèrent coïncident toujours très imparfaitement avec le *corpus* de textes qui nous concerne ici ; en outre, aucun système de classement n'est à l'abri des incohérences ou des distractions des bibliographes chargés de l'appliquer⁴. Comment, dès lors, réduire autant que

trouvera ci-dessous. J'ai par la suite bénéficié des remarques de Wilt Idema, basées sur le texte d'une conférence donnée à New York University en octobre 1999 et assorties de plusieurs références bibliographiques cruciales sur l'auteur de *Juguan jian*, ainsi que de précieuses photocopies extraites de l'exemplaire de ses œuvres conservé au Harvard-Yenching Institute. Les références complètes des ouvrages cités en note sont données en fin d'article.

- 3 Une dizaine de personnes participent activement à ce projet, dont le titre provisoire est *Official Handbooks and Anthologies of Imperial China : A Descriptive and Critical Bibliography* et qui recense à l'heure actuelle environ sept cent cinquante titres ; j'en ai fait la présentation dans un certain nombre de communications et de rapports non publiés. Pour un inventaire préliminaire des différents types d'ouvrages considérés, de leur forme et de leur contenu, voir Wei Peixin [P.-E. Will], « Ming Qing shiqi de guanzhenshu yu Zhongguo xingzheng wenhua ».
- 4 Le *Siku quanshu zongmu tiyao* — la mère des bibliographies chinoises — comporte une catégorie *guanzhen* (« manuels de fonctionnaires ») à l'intérieur de la catégorie plus générale des « livres de gouvernement » (*zhengshu*), elle-même incluse dans la section « Histoire » (*shi*), mais elle ne couvre qu'une fraction des manuels et guides pour administrateurs retenus par les responsables du *Siku*. La plupart des ouvrages intéressant la justice et le droit, par exemple, se trouvent

faire se peut les risques d'omission ? Une procédure empirique très simple, mais qui donne souvent d'heureux résultats, consiste à rechercher systématiquement les titres d'ouvrages dont les premiers mots se retrouvent fréquemment dans ceux de manuels pour fonctionnaires déjà connus. Le mot qui nous concerne dans le cas présent est *juguan*, couramment employé pour désigner les sous-préfets (ou « magistrats »)⁵, et qu'on retrouve dans au moins une vingtaine de titres déjà inclus dans la *Bibliographie*.

C'est donc en compulsant le fichier de la bibliothèque Feng Pingshan à Hong Kong *sub verbo* « *juguan* » que Jérôme Bourgon est tombé sur le titre *Juguan jian* — un titre on ne peut plus typique de manuel pour magistrats —, qu'il a examiné l'ouvrage et qu'il a constaté qu'il s'agissait non d'un manuel, mais d'une pièce de théâtre. Pourquoi, dès lors, s'y intéresser ?

Passons sur le simple plaisir du texte, que je n'ai pas, encore une fois, les compétences requises pour éprouver comme il convient dans le cas d'un opéra chinois, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un type de *Kunqu* littéraire dont seul le connaisseur averti peut apprécier pleinement les nuances et les allusions ; mais ne le dédaignons pas pour autant, même si les critiques littéraires se montrent assez condescendants envers *Juguan jian*, déplorant par exemple son côté « prêcheur »⁶ ou se contentant d'énoncer que c'est le moins bon *chuanqi* de son auteur⁷ : j'ai la naïveté de trouver la pièce assez bien enlevée et par endroits plutôt émouvante — le résumé qu'on en trouvera ci-dessous devrait au moins en donner une idée.

dans la catégorie des « légistes » (*fajia*), section « Philosophes » (*zi*) ; d'autres ouvrages (comme les anthologies de documents administratifs) ont toute chance d'être dans les « recueils d'auteurs » (*wenji*), et ainsi de suite.

5 Littéralement *juguan* ne signifie rien de plus qu'« être fonctionnaire », « occuper des fonctions ». Dans les textes auxquels nous nous intéressons ici il s'agit toujours de la désignation du fonctionnaire local résident.

6 Cf. Hu Ji et Li Zhizhong, *Kunju fazhan shi*, p. 579.

7 Tel est le jugement du grand critique Wu Mei (1884-1939), repris par beaucoup d'autres auteurs, à commencer par Lu Eting dans l'introduction du *Nianpu* (voir note 11 ci-dessous). Cf. son *Zhongguo xiqu gailun, juan xia*, p. 37-38 ; l'ouvrage est également reproduit en appendice à Wang Guowei, *Song Yuan xiqu shi*.

Quoi qu'il en soit, il se trouve que, comme on va le voir dans un instant, c'est une pièce qui *parle* d'un manuel de fonctionnaire, et que ce manuel en est même, d'une certaine manière, le personnage central, ou plutôt le fil conducteur ; et il porte précisément ce titre : *Le miroir précieux du fonctionnaire (Juguan baojian)* ⁸. Il se trouve en outre que les aventures du héros de l'histoire, Wang Wenxi, mettent systématiquement en scène les vertus humaines et administratives célébrées à longueur de page dans tous les classiques du genre, qu'il s'agisse de manuels à proprement parler ou d'anthologies de documents administratifs (*gongdu*) publiées dans un but pédagogique. Si l'on ajoute à cela que le parcours professionnel de Wang Wenxi donne lieu à plusieurs scènes hautes en couleur, supposées représenter les différentes disciplines dans lesquelles un bon fonctionnaire devait s'illustrer, et, mieux encore, que ce parcours s'imbrique avec certains événements particulièrement dramatiques de l'histoire de la Chine au XIX^e siècle, on comprendra qu'il m'ait paru valoir la peine de consacrer à la pièce non seulement une douzaine de séminaires, mais encore les quelques pages qui suivent.

1

L'auteur de *Juguan jian* est Huang Xieqing (1805-1864). Les renseignements que nous possédons sur sa vie et son œuvre viennent de sources très diverses, et ils sont loin d'être dénués d'obscurités et de contradictions. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler sa biographie semi-officielle, relativement brève et, comme il est d'usage, extrêmement imprécise sur le plan chronologique ⁹. On trouve ensuite un certain nombre d'indications dans les

8 Selon Cyril Birch, article « *Ch'uan-ch'i* (romance) », in Nienhauser, *The Indiana Companion to Traditional Chinese Literature*, p. 355, « the title of a *ch'uan-ch'i* play often indicates an object... which plays an emblematic part in the action ».

9 On la trouve sous une forme quasiment identique dans la monographie de sa sous-préfecture natale, *Haiyan xianzhi* (1877), 16/55b-56a, et dans *Qingshi liezhuan*, 73/41b.



Huang Xieqing

préfaces et colophons de ses œuvres publiées¹⁰. Enfin, il y a toutes les données éparées dans ses poèmes et dans les notes qui les accompagnent, dans ceux de ses amis, dont il a réalisé une anthologie assez conséquente, et dans d'autres sources de même nature, émanant du milieu de littérateurs dans lequel il évoluait. Je ne me suis pas lancé dans une collecte systématique de ces renseignements, qui eût été bien au-delà de mes ambitions concernant *Juguan jian*, mais un nombre substantiel d'entre eux ont été intégrés dans la biographie chronologique de Huang Xieqing rédigée par Lu Eting au début des années 1950 et publiée plus récemment¹¹. L'esquisse biographique qui suit se fonde sur ces différentes sources.

La carrière de Huang Xieqing (ou Huang Xianqing¹²) est celle d'un homme de lettres, d'un *wenren* relativement en vue — poète, dramaturge, peintre — n'ayant eu, en dépit de ses efforts, qu'une carrière bureaucratique

10 Ceux qui concernent les pièces de théâtre ont été regroupés de façon commode in Cai Yi, *Zhongguo gudian xiqu xuba huibian*, vol. 2, p. 1142-1145, et vol. 3, p. 2148-2191.

11 Lu Eting, « Huang Xieqing nianpu », in Lu, *Qingdai xiqujia congkao*, p. 117-137 (ci-dessous *Nianpu*). Cette source m'a été signalée par Wilt Idema. Dans son introduction, Lu Eting indique qu'il a compilé le *Nianpu* en utilisant les ressources de la bibliothèque du Jardin She d'une famille Zhang (*Zhang shi Sheyuan cangshu*) de Haiyan, la sous-préfecture d'origine de Huang Xieqing (l'endroit est d'ailleurs mentionné comme site de certaines réunions entre amis dans le *Nianpu*). Le recours à cette seule collection explique sans doute certaines lacunes surprenantes du *Nianpu*, lequel en outre ne signale qu'irrégulièrement les sources sur lesquelles se fondent ses diverses entrées. Cette dernière remarque vaut également pour les données biographiques proposées par Jiang Xingyu, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », notamment p. 206-210.

12 Il semble qu'il ait changé son nom Xianqing en Xieqing en 1850, après son sixième et dernier échec à l'examen métropolitain (cf. plus bas) : *Nianpu*, p. 128. Si l'on examine les signatures des préfaces et colophons qu'il a rédigés pour ses propres pièces, tels du moins qu'ils sont reproduits dans Cai Yi, *Zhongguo gudian xiqu xuba huibian*, on rencontre en fait Xieqing dès 1830 ou 1832. Il est possible que la date à considérer soit alors celle non de la préface elle-même, mais de l'édition où elle apparaît (le nom ayant été rectifié dans les rééditions). Les biographies tant anciennes que modernes de Huang Xieqing proposent entre elles tout un assortiment de *zi* (Yunshan, Yunfu) et de *hao* (Yinxiangshi fang zhuren, Jianqing sheng, Liangyuan zhuren).

en pointillé et dont les dernières années ont été bouleversées par l'irruption de la guerre civile dans sa région natale, où il s'était résigné à mener une vie plutôt confortable d'esthète. Natif de la sous-préfecture de Haiyan (préfecture de Jiaying, au Zhejiang), sur la rive nord de l'estuaire de la rivière Qiantang, il appartient à une famille très lettrée mais économiquement modeste ; ses aspirations et ses talents semblent l'avoir avant tout porté vers la poésie et le théâtre. Il passe l'examen provincial en 1835 après cinq tentatives infructueuses (en 1825, 1828, 1831, 1832 et 1834), ensuite de quoi il tente six fois l'examen métropolitain (en 1836, 1838, 1840, 1841, 1844 et 1850), mais cette fois sans que le succès soit au rendez-vous¹³. En 1852 il bénéficie de la procédure permettant aux *juren* ayant échoué au moins trois fois au doctorat d'être sélectionnés pour une magistrature et est nommé au Hubei ; mais il se fait donner pour malade et demande à rentrer chez lui : la véritable cause de sa démission est probablement la guerre civile qui fait alors rage dans la vallée du Yangzi¹⁴.

À partir de là Huang Xieqing semble avoir mené pendant quelques années une vie dégagée de toute préoccupation publique. À en croire sa biographie semi-officielle, il se serait exclusivement consacré à la vie plaisante d'un lettré oisif, à première vue plutôt prospère, donnant libre carrière à ses talents considérables pour la composition poétique et lyrique et s'en allant visiter les paysages en divers endroits où sa réputation de

13 Ces dates, qui sont extraites du *Nianpu*, ne doivent pas surprendre : la périodicité triennale de l'examen provincial et de l'examen métropolitain était fréquemment dérangée par l'insertion de sessions supplémentaires par « grâce spéciale » (*enke*) ; Huang Xieqing a par ailleurs été obligé d'observer le deuil de son père, puis de sa mère, avant d'aller concourir une dernière fois en 1850.

14 Cf. la préface de Wu Bin (1870) au *Yiqing lou shi xuji* ; les Taiping s'emparent de Nankin au printemps de l'année suivante. (Wu Bin était de Haiyan, comme Huang, et affirme avoir été un proche pendant une quarantaine d'années ; sa préface est relativement précise sur le plan biographique.) Voir aussi Liang Shu'an et Yao Kefu, *Zhongguo jindai chuanqi zaju jingyan lu*, p. 14. Les biographies de Huang mentionnent aussi des fonctions modestes de copiste au bureau des *Chroniques véridiques* à Pékin (*Shilu guan tenglu*), situées cette même année 1852 par Liang et Yao, mais en 1841, après le quatrième échec à l'examen du *jinshi*, dans le *Nianpu* (p. 124).

littérateur lui vaut d'être accueilli à bras ouverts par les « gens fameux de l'époque ». Dès avant ce temps il avait réaménagé un jardin que sa famille possédait à Haiyan, le *Zhuoyi yuan*, naguère propriété d'un certain Yang Wanjian, un membre de l'académie Hanlin à l'époque Kangxi ¹⁵, acquis apparemment par son grand-père et où l'on pouvait admirer plusieurs points de vue pittoresques ¹⁶. En 1847 il y avait reconstruit un pavillon dont le nom originel était *Qingyun ge* et qu'il avait rebaptisé *Yiqing lou* ¹⁷, et la même année il avait acquis une propriété voisine, le « Jardin de l'encrier » (*Yanyuan*), qu'il avait restaurée et plantée de fleurs et de bambous — d'où le surnom qu'il s'était attribué à cette époque, « Maître des deux jardins » (*Liangyuan zhuren*). C'est donc sur ces terres qu'après son ultime échec au doctorat il coule des jours heureux à « boire et fredonner » en compagnie de ses amis, et avec la ferme intention de ne plus en bouger. Nous verrons que la réalité a peut-être été plus nuancée, mais le fait est que la biographie chronologique reconstruite par Lu Eting signale un nombre non négligeable de réunions poétiques et amicales, qu'il est facile d'imaginer fortement arrosées, dans ces lieux ou dans d'autres résidences de la région ¹⁸.

Mais cette vie agréable a pour cadre un environnement de plus en plus menacé. Elle bascule tragiquement en 1861 lorsque les Taiping s'emparent de Haiyan. Le *Nianpu* est relativement détaillé sur ces événements ¹⁹.

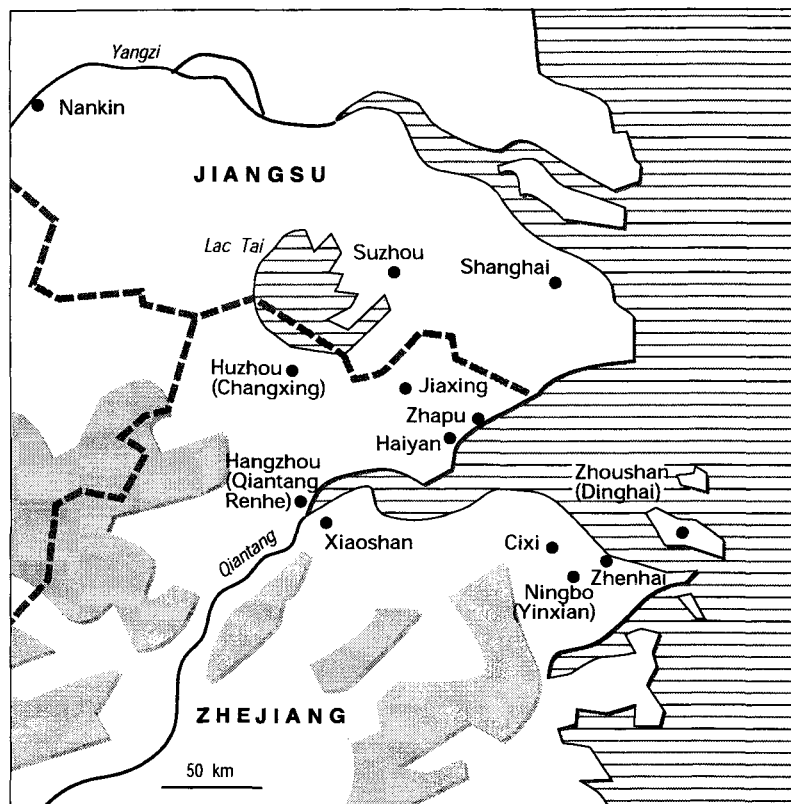
15 Probablement Yang Zhongne (1649-1719), qui était un natif de Haining, dans la même région.

16 Voir Jiang, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 208-209 pour quelques détails sur ce jardin, très vaste, ombragé de grands arbres, dont les Huang semblent avoir fait un parc réputé pour sa beauté.

17 Ce nom s'inspirerait d'un vers du poète Huang Tingjian (1045-1105) : « À l'est et à l'ouest le Pavillon du bonheur s'adosse au ciel clair du soir (*yi wanqing*) » (*Nianpu*, p. 126). Comme on verra plus bas, la collection des œuvres publiées de Huang Xieqing conservée aujourd'hui s'appelle le *Yiqing lou ji*, mais il semble qu'un premier recueil de cinq pièces de théâtre, paru pendant l'ère Daoguang, ait eu pour titre *Zhuoyi yuan yuefu*, d'après le nom original du jardin.

18 La préface susmentionnée de Wu Bin au *Yiqing lou shi xuji* donne les noms de plusieurs « compagnons » (*tongren*) habituels de Huang lors des séances poético-musicales qui se déroulaient dans son jardin.

19 Cf. *Nianpu*, p. 134-135.



Le Jiangsu et le Zhejiang dans *Le miroir du fonctionnaire*

L'année précédente déjà les forces de Li Xiucheng s'étaient emparées brièvement de Hangzhou ; la résidence du gendre de Huang Xieqing, Zong Jingfan, qui était originaire de Qiantang (Hangzhou), avait été détruite et sa fille Huang Jue avait dû venir se réfugier avec ses enfants à Haiyan (Zong lui-même était alors à la capitale en train de concourir pour le *jinsi*)²⁰. La pression des Taiping sur le Zhejiang n'avait ensuite cessé de s'accroître, et à l'automne 1860 la province avait été ravagée par une épidémie où périrent plusieurs amis de Huang Xieqing. Haiyan tombe le 6 avril 1861 ; le pavillon Yiqing est incendié et les planches d'impression qui y étaient stockées sont détruites²¹. Huang a réussi à quitter la ville avec sa famille deux jours plus tôt ; il est rejoint par Zong Jingfan, qui à l'instigation de son épouse réussit par miracle à retrouver dans une auberge qu'ils avaient dû abandonner à la hâte le manuscrit de la grande anthologie de poèmes à chanter des Qing compilée par son beau-père (le *Guochao cizong xubian* en vingt-quatre *juan*)²². Ils errent à travers le Zhejiang avant d'être recueillis à Hangzhou par le gouverneur de la province — un personnage dont j'aurai plus loin l'occasion de reparler ; de là ils se rendent à Xiaoshan, puis à Shanghai et enfin, au début de 1862, à Hankou.

Là, Huang Xieqing redemande du service, ce qu'il avait décidé de faire, d'après le *Nianpu*, au moment de son passage à Hangzhou. Il est d'abord

20 Plusieurs notations recueillies dans le *Nianpu* suggèrent que Zong Jingfan (*zi Zicheng*), un *juren* qui devait occuper par la suite plusieurs postes au Hubei, était assez proche de son beau-père. Nous verrons qu'il s'est beaucoup dévoué pour publier ses œuvres. Huang Jue, qu'il avait épousée en 1857, passe pour avoir été un peintre de talent, spécialisée dans la représentation des personnages et auteur d'un album inspiré du *Honglou meng* (*Nianpu*, p. 131).

21 Il semble qu'il s'agissait non seulement des œuvres de Huang Xieqing lui-même, mais aussi de celles de certains de ses amis : cf. la préface de Wu Bin au *Yiqing lou shi xuji*.

22 L'ouvrage, apparemment achevé en 1857, réunit des poèmes à chanter d'environ six cents poètes actifs depuis l'époque Qianlong. C'est un *xubian* parce qu'il prend chronologiquement la suite des *cizong* compilés par deux précédents auteurs. Cf. *Nianpu*, p. 132. Voir aussi Wang Yi, *Ciqu shi*, p. 455, qui parle de cinq cent quatre-vingt-six auteurs des ères Jiaqing à Tongzhi, ce qui nous mènerait donc au delà de 1857.

affecté comme examinateur adjoint à l'examen provincial du Hubei, puis est envoyé tour à tour comme magistrat dans les sous-préfectures de Yidu et de Songzi, où il fera des séjours relativement brefs et qu'apparemment rien de particulièrement remarquable ne distingue : il est tentant de considérer les formules convenues sur son « bon gouvernement » que l'on trouve dans ses biographies comme un dernier effort pour donner une légitimité bureaucratique à une carrière dont le démarrage plus que tardif semble avoir été la cause de beaucoup de frustration²³. En 1864, Huang, malade, démissionne de son poste de Songzi, retourne à Wuchang, où résident son gendre et sa fille aînée, et meurt peu après, probablement à la fin de la même année.

Faut-il penser que les événements tragiques de 1861 ont marqué une rupture non seulement dans son mode de vie — en quoi c'était l'événement qui commandait —, mais aussi dans sa vision même des choses, et en particulier de ce qui avait toujours été au centre de sa vie, la littérature ? On aborde là le problème de l'édition de ses œuvres, et d'abord de ses œuvres théâtrales, dont l'histoire apparaît passablement compliquée au vu des

23 Dans sa « préface générale au *Yiqing lou ji* », Weng Xincun, l'examineur qui avait fait passer Huang à sa sixième tentative à l'examen provincial, regrette avec insistance qu'un homme aussi brillant ne soit toujours pas entré au service de l'État (nous sommes en 1857). Sur la carrière de Huang au Hubei, voir *Yidu xianzhi* (1866), liste des magistrats ; *Songzi xianzhi* (1868), *id.*, 7/23a. Aucune des deux monographies ne consacre de notice en propre à Huang. Il prend ses fonctions à Yidu en 1862 et l'arrivée de son successeur est signalée dès 1863 ; à Songzi il fait une suppléance en 1863, mais elle n'a pu être bien longue car il y a trois autres magistrats suppléants la même année, ce qui était d'ailleurs une situation tout à fait courante au XIX^e siècle. Sur la façon dont Huang Xieqing s'est acquitté de ses magistratures, ses biographies se contentent de dire qu'à Yidu il a mis un terme aux ravages causés par un tigre féroce en rédigeant une adresse aux dieux, et qu'il a aussi fait tomber la pluie avec les prières appropriées ; à Songzi il s'est « fait une réputation par son gouvernement » (*you zhengsheng*), ce qui n'engage à rien. Hu Fengdan, l'auteur d'une préface au *Yiqing lou xuji* datée de 1870, affirme qu'« aujourd'hui encore » les anciens de Yidu et Songzi célèbrent le bon gouvernement de Huang Xieqing. Nous verrons plus loin que son héros Wang Wenxi peut être crédité d'une œuvre administrative autrement plus substantielle.

informations dont nous disposons. Ces informations sont en effet contradictoires. Selon Lu Eting, citant en particulier une postface de Zong Jingfan, le gendre fidèle (cette postface doit dater de 1873), peu avant de mourir Huang Xieqing aurait regretté que ses œuvres, dont sa fille et son gendre avaient sauvé une partie au moment où ils s'enfuyaient du Zhejiang, ne pussent désormais être transmises à la postérité — ce qui est effectivement cohérent avec la destruction des planches d'impression d'une quantité d'ouvrages au moment de l'incendie du Yiqing lou en 1861 ; et il leur aurait demandé de s'occuper pour lui de les faire regraver et publier. Au moment de sa mort, seuls la collection de ses poèmes (le *Yiqing lou shiji* en douze *juan*, contenant des pièces composées entre 1823 et 1856) et un de ses *chuanqi* avaient pu être gravés ; mais par la suite Zong Jingfan aurait réussi à faire republier le « supplément » au recueil de poèmes (le *Yiqing lou shiyu* en quatre *juan*), en 1867, et sa « suite » (le *Yiqing lou shi xuji*, également en quatre *juan*), en 1870, ainsi que l'anthologie des poèmes à chanter des Qing, en 1873, et, dès 1865 — affirme Lu Eting —, la collection de sept pièces de théâtre de Huang, le *Yiqing lou qizhong qu*, le *Juguan jian* étant la dernière des sept. Toujours selon Lu Eting, une première édition intégrale des *Sept pièces* était parue en 1857 (la même année que la première édition du *Yiqing lou shiji*), et cette nouvelle édition de 1865 était donc bien une « gravure » (*chongke*)²⁴.

Or, il existe une autre version du destin éditorial du théâtre de Huang Xieqing, qu'ont reprise certains historiens modernes. La collection de préfaces et de postfaces compilée par Cai Yi reproduit une « postface au *Juguan jian* », datée de 1881, qui ne parle pas en fait du *Juguan jian* en particulier mais de la collection complète des pièces²⁵, et qui affirme qu'à la fin de sa vie Huang Xieqing « rejeta ses œuvres de jeunesse, dont le langage trop joli lui causait du remords, et dont les planches d'impression avaient été détruites »²⁶. Il faudrait donc croire que son œuvre théâtrale —

24 Cf. *Nianpu*, p. 136-137, et p. 132 à propos de la première édition.

25 Aoki la cite en fait comme une « postface aux *Sept pièces* ».

26 Cai Yi, *op. cit.*, vol. 3, p. 2190-2191. Cette postface est absente de l'exemplaire du *Yiqing lou qizhong qu* conservé à l'Université de Hong Kong, mais apparaît dans l'édition conservée à Harvard. Il n'y est pas fait allusion (ni à son contenu)

encore n'est-il pas précisé dans ce texte qu'il s'agissait uniquement d'elle — le renvoyait à une époque qu'il considérait comme désormais révolue.

L'auteur de cette postface, un certain Feng Zhaozeng, originaire de Haiyan comme Huang, était l'époux de sa fille cadette, décédée depuis longtemps au moment de ces lignes²⁷. Non seulement il explique que Huang Xieqing avait interdit la réédition de ses œuvres de jeunesse, mais il ajoute encore qu'il lui avait fallu beaucoup d'efforts pour convaincre son beau-frère Zong Jingfan, qui était en quelque sorte l'exécuteur testamentaire de Huang, de passer outre. Voici d'ailleurs les principaux passages du texte :

[...] Les œuvres suivantes (de feu mon beau-père, M. Huang Yunshan) : le *Yiqing lou ji*, le *Xu cizong*, ainsi que deux *chuanqi*, *Dinü hua* (La fleur de la princesse impériale) et *Taoxi xue* (Neige au ruisseau des pêcheurs), avaient été regravées et offertes au public par les soins de mon beau-frère le préfet Zong Zicheng de Qiantang alors qu'il résidait à Wuchang. *Jiling yuan* (La bergeronnette dans la plaine), dont l'intrigue était embrouillée et la qualité quelque peu inférieure²⁸, ainsi que *Juguan jian* en deux chapitres, subsistaient à l'état de manuscrits inédits. Quant à *Maoling xian* (Musique au mausolée de l'empereur Wu), à *Yuanyang jing* (Le miroir aux canards mandarins)²⁹ et à *Lingbo ying* (L'ombre de la chaste vague)³⁰, ils avaient été naguère joints au *Recueil extérieur (waiji)*. Cela faisait donc cinq pièces (qui n'avaient pas été republiées par Zong Jingfan). À la fin de sa vie [M. Huang] rejetait ses œuvres de jeunesse, dont le langage trop joli lui causait

dans le *Nianpu*, ce qui suggère que Lu Eting n'a pas eu sous les yeux l'édition 1881 des *Sept pièces*.

- 27 C'est bien comme « gendre » qu'il signe sa postface. Pour une raison que j'ignore, le mari de Huang Xiu, la seconde fille de Huang Xieqing, est appelé Feng Xuzeng dans le *Nianpu* (p. 133). Il l'a épousée en 1859 ; elle meurt à Shanghai au début de 1864, quelques mois avant son père.
- 28 La bergeronnette symbolise l'amour fraternel (basé sur un poème du *Shijing*) ; l'histoire, qui reprend un conte du *Liaozhai zhiyi*, raconte les incidents opposant un frère vertueux et un frère vicieux et leur réconciliation finale. Cf. Jiang, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 216-218, qui en donne une appréciation plutôt favorable.
- 29 Une histoire de rendez-vous manqué qui critique les amours de passage entre « lettrés talentueux et jolies filles » (*caizi jiaren*). Cf. Jiang, *op.cit.*, p. 219-220.
- 30 Un court *chuanqi* racontant l'amour impossible de la déesse de la Luo pour le poète Cao Zhi. Cf. *ibid.*, p. 218-219.

du remords, et dont les planches d'impression avaient été détruites³¹. Pourtant il s'agit pour l'essentiel d'œuvres qui mettent en garde contre les émotions (*fangqing zhi zuo*) et l'on n'y trouve aucun manquement à la doctrine correcte des rites et de la justice. Elles étaient l'objet des plus extrêmes louanges de la part des connaisseurs entre les quatre mers. Je n'ai que des dispositions médiocres, mon savoir est inabouti, et je ne serais pas capable de mettre en lumière l'œuvre éminente de Monsieur [mon beau-père]. Vivant dans la plus grande obscurité, je prenais souvent quelques-unes de ses œuvres pour les lire : elles sont vraiment de nature à stimuler les meilleurs sentiments et punir l'indolence. J'en discutai avec Zicheng et lui demandai de se charger des frais d'impression. Zicheng est un gardien du savoir orthodoxe, et, en plus, il avait autrefois entendu les propres paroles de Monsieur [notre beau-père] : aussi n'y consentit-il pas. L'an passé (1880), il quitta ses fonctions à Qiyang³² pour soigner sa maladie dans la ville aux cygnes (?)³³. Je lui écrivis de nouveau plusieurs fois en parlant de ces œuvres. S'étant convaincu de ma sincérité, il chargea ses disciples le licencié Ke Sun'an de Wuchang et le bachelier Weng Shiru de Qiantang de collationner et faire imprimer les textes. À peine avait-on commencé de graver les planches qu'il mourut soudainement. Mais M. Ke et M. Weng poussèrent à l'achèvement du travail afin de réaliser son souhait. [...]

- 31 C'est ainsi que je comprends *huiban buacun*, interprété par certains comme « il brûla les planches et il n'en resta rien » : ainsi Aoki Seiji, trad. Wang Gulu, *Zhongguo jinshi xiqu shi*, p. 472, qui écrit en fait *hui qi ban buacun* ; Dolby, *A History of Chinese Drama*, p. 194 : « He destroyed the blocks » ; Meng Yao, *Zhongguo xiqu shi*, vol. 2, p. 387 : « Il brûla ses œuvres poétiques et lyriques » (*fen qi shiqu zhi zuo*). L'idée que Huang Xieqing ait pu brûler lui-même les planches de ses œuvres de jeunesse est non seulement peu vraisemblable — il n'avait évidemment pu les emporter avec lui dans sa fuite en 1861 —, mais encore contradictoire avec les circonstances relatées ici.
- 32 C'est-à-dire Qizhou, au Hubei. Zong Jingfan apparaît dans la liste des magistrats dans *Qizhou zhi* (1882) au début de l'ère Guangxu. C'est cette position de magistrat de département qui lui vaut l'appellation de « préfet » (*taishou*) dans les textes qui l'évoquent. Nous savons qu'il avait été nommé magistrat de Puqi, également au Hubei, en 1868, dont il était parti en 1869 : cf. la préface de Hu Fengdan au *Yiqing lou shi xuji* (1870) ; Hu dit que, lorsqu'il fit la connaissance de Zong Jingfan en 1866, celui-ci se plaignait de manquer de fonds pour faire graver les œuvres de son beau-père. Peut-être ses fonctions de magistrat lui ont-elles permis ensuite de réunir quelque argent.
- 33 Huyuan ; on aurait attendu Eyuan, qui aurait désigné Wuchang, où il est en effet vraisemblable que Zong Jingfan a fini ses jours.

En bref, la publication posthume du théâtre de Huang Xieqing aurait été une sorte d'acte de piété filiale forcée, si l'on peut dire, de la part de ses gendres, ignorant délibérément, encore que non sans hésitation, la volonté expressément formulée par le défunt. Le problème est que rien apparemment dans les écrits conservés de Huang Xieqing, notamment dans ses poèmes, ne fait allusion à de tels regrets de sa part, ni à une quelconque interdiction de republier ses œuvres, théâtrales ou autres³⁴. Bien au contraire, les divers préfaciers des rééditions de ses écrits indiquent que Huang était inquiet de voir son œuvre menacée de disparition en raison de la destruction des planches d'impression au moment de la chute de Haiyan, et qu'il en avait lui-même souhaité la réimpression³⁵. Le fait que *Taoxi xue*, l'un des plus connus de ses *chuanqi*, ait encore pu être publié avant sa mort suggère que son théâtre n'était aucunement exclu de ce projet. De même ces sources n'impliquent-elles aucune réticence de la part de Zong Jingfan — tout au plus certaines difficultés financières pour réaliser le projet. Wu Bin, l'un des préfaciers du *Yiqing lou xuji* en 1870, nous dit que Zong a déjà pu faire imprimer le *Yiqing lou shiyu* et un autre des *chuanqi* les plus populaires de Huang, *Dinü hua*, et qu'il lui a demandé de collationner une autre pièce, *Jiling yuan*, en vue de sa publication.

Un autre problème est que l'édition des *Sept pièces* — rassemblant, si l'on en croit la postface de 1881, les deux déjà rééditées par Zong Jingfan, les trois publiées avant 1861 mais dont les planches avaient été détruites, et les deux n'existant qu'à l'état de manuscrit — ne semble pas avoir attendu, justement, 1881. Lu Eting affirme que Huang les avait publiées dès 1857 (ce qui implique qu'il ne saurait être question de deux pièces encore à l'état de manuscrit au moment de sa mort), et que son gendre les avait rééditées dès 1865 : mais a-t-il vu des exemplaires portant explicitement

34 W. Idema, communication personnelle.

35 Par exemple la préface de Wu Bin au *Yiqing lou xuji* précise que, après avoir quitté son poste de magistrat de Songzi et être retourné résider à Wuchang, Huang Xieqing, qui était alors âgé de soixante ans, se désolait de n'avoir pas de fils et se plaignait de ce que ses œuvres n'étaient depuis longtemps plus en circulation, et qu'il avait rassemblé ce qui avait été sauvé du désastre en vue d'une nouvelle gravure.

ces dates ? Ce serait contradictoire non seulement avec ce que dit Feng Zhaozeng, mais encore avec les affirmations de plusieurs des préfaciers cités plus haut, pour qui, en 1865, Zong Jingfan n'en était qu'au début de son travail de réédition. En revanche, certains auteurs parlent bien d'une édition des *Sept pièces* datant de 1873, donc avant la mort de Zong et avant l'édition postfacée par Feng en 1881 (apparemment non consultée par Lu Eting). L'exemplaire conservé à Hong Kong pourrait être une de ces éditions pré-1881. La page de couverture ne porte aucune date et la postface de Feng est absente. Sur les sept pièces, seules deux ont une page de couverture portant une date de gravure, et ce sont les deux dont on nous dit par ailleurs que Zong Jingfan les avait « déjà réimprimées au Hubei » : *Dinü hua* (gravé en 1865) et *Taoxi xue* (gravé en 1847 — ce serait donc la page de couverture de la première édition ³⁶).

Rien de tout cela en fait n'est probant, ne serait-ce qu'en raison des pratiques de l'édition chinoise traditionnelle. Une édition complète pouvait parfaitement être un agrégat de titres gravés à des dates diverses, réimprimés tels quels et réunis pour la circonstance sous une même couverture — ou même sans couverture spéciale ; même une regravure pouvait reproduire la couverture et les indications de date (désormais erronées) d'une édition plus ancienne — j'en ai rencontré plusieurs exemples au cours du travail bibliographique mentionné au début de cet essai ³⁷. Une chose me paraît

36 Signalée dans le *Nianpu*, p. 127. Mes remerciements à Béatrice Didier pour m'avoir communiqué certaines données qui me manquaient sur l'exemplaire de Hong Kong. Dans l'édition conservée à Harvard, qui est apparemment celle de 1881, ces deux pages de titre ont été remplacées par des pages ne portant aucune date de gravure.

37 Cela pourrait aussi être le cas de certaines parties de l'exemplaire des œuvres complètes de Huang conservé à Harvard, qui est un bon exemple de la confusion que je viens d'évoquer. Le premier fascicule porte en couverture le titre *Yiqing lou shiji*, dans une calligraphie datée de 1858 ; le dos de la page de titre porte comme date de gravure 1857 (planches conservées au Zhuoyi yuan à Haiyan) ; elle est suivie d'une « table des œuvres publiées du Yiqing lou » qui comporte les poèmes et leurs suppléments (lesquels sont postérieurs à 1857), les *Sept pièces* (où l'on trouve, comme on l'a vu, la postface signée par Feng Zhaozeng en 1881) et l'anthologie de *ci* des Qing en vingt-quatre *juan*. On a ensuite une

cependant à peu près certaine : contrairement à ce qu'affirme Lu Eting, l'édition complète des *Sept pièces* n'a pu exister dès 1857. Outre la mention par Feng Zhaozeng de deux pièces encore en manuscrit, il existe en effet une preuve que je crois décisive. Dans son grand inventaire critique du théâtre *zaju* et *chuanqi*, le *Jinyue kaozheng*³⁸, Yao Xie (Yao Meibo) — l'exact contemporain de Huang Xieqing, qu'il connaissait bien (il est né en 1804 et mort en 1864) — mentionne le *zaju* et quatre des *chuanqi* que l'on trouve aujourd'hui dans le *Yiqing lou qizhong qu* : deux *chuanqi* manquent donc à l'appel, et ce sont bien ceux que Feng mentionnait comme manuscrits, et qui devaient toujours se trouver sous cette forme en 1864 (date de la mort de Yao), à savoir *Jiling yuan* et *Juguan jian*. Yao Xie indique par ailleurs que l'édition où il a consulté ces cinq pièces a pour titre *Zhuoyi yuan yuefu*³⁹.

Ces problèmes d'édition mis à part, reste à s'interroger sur cette affirmation que l'on ne rencontre, à ma connaissance, que dans la postface de Feng Zhaozeng : qu'à la fin de sa vie Huang Xieqing aurait rejeté ses œuvres de jeunesse et se serait opposé à leur republication. Comme on l'a vu, la poésie de Huang ne fait allusion à rien de tel. Tout ce que l'on sait, et que disent plusieurs préfaciers, c'est que ses centres d'intérêt intellectuel et littéraire avaient changé au cours de sa vie. Ainsi, d'après Weng Xincun, l'auteur de la « préface générale au *Yiqing lou ji* » (1857), Huang s'était fait dans sa jeunesse une réputation comme auteur de poèmes à chanter (*ciqu*) — autrement dit d'auteur de théâtre ; dans ses années médianes en revanche, il avait concentré ses énergies sur les poèmes en style ancien et sur la prose (*shigu wenzhang*) et avait dès lors été considéré comme « un

« préface générale au *Yiqing lou ji* » de Weng Xincun, datée de 1857, et enfin un portrait de Huang Xieqing, avec au dos une inscription datée de 1872.

38 Le manuscrit, dont la page de couverture du premier fascicule porte une calligraphie datée de 1862, a été publié en fac-similé en 1936 par l'Université de Pékin.

39 Cf. *Jinyue kaozheng, zhulu*, 4/15a et 10/17b, respectivement. Pour parler de cette édition imprimée Yao Xie use du terme *yuanben*, qui désigne en principe un « livret » à l'usage des acteurs ; il emploie par ailleurs le prénom d'origine de l'auteur (Xianqing), ce qui semble faire remonter l'édition en question à l'époque Daoguang.

homme de poésie et un homme de prose » (*shiren wenren*) ; enfin, « récemment », il s'était retiré du monde, s'intéressait aux ouvrages de Laozi et Zhuangzi, « se plongeait dans les théories sur les immortels et les mystères » et passait désormais pour un taoïste (*daoren*) : cette dernière orientation — que Weng, l'ancien examinateur de Huang à l'examen provincial, n'approuve visiblement pas — correspond probablement à la retraite de Huang Xieqing sur ses terres à la suite de son dernier échec au doctorat, dont il a été question plus haut.

Il est donc possible qu'à un certain moment de sa vie Huang ait pris de la distance avec son œuvre dramatique. Sur les sept pièces du *Yiqing lou qi zhong qu*, cinq datent en effet de sa jeunesse (leurs préfaces ont été rédigées entre 1830 — il avait alors 25 ans — et 1834) ; en revanche *Taoxue xi* est de 1847 et *Juguan jian* est encore plus tardif puisque la pièce doit dater, comme on le verra, du milieu des années 1850, ce qui marquerait à tout le moins que Huang n'avait pas rejeté le moyen d'expression favori de sa jeunesse. Cela étant, quels qu'aient été les hauts et les bas de son intérêt pour la *composition* d'œuvres dramatiques, il est clair que le théâtre a toujours tenu une grande place dans la vie de Huang Xieqing, dont il ne faut en outre pas oublier qu'il est né et a vécu la plus grande partie de sa vie dans une localité (Haiyan) où fleurissait une tradition fameuse de *chuanqi*⁴⁰. Biographies et préfaces insistent sur son talent pour le théâtre lyrique (appelé *yuefu*, ou encore *ciqu*). Certaines pièces passent pour avoir joui d'une indéniable réputation, et même avoir été portées à la scène⁴¹, bien que la

40 Certains auteurs mentionnent deux ou même quatre pièces non incluses dans le *Yiqing lou qizhong qu* et toujours en existence ; la liste la plus étendue en cite une publiée dès 1880, deux autres reprises dans une anthologie de *chuanqi* publiée en 1919 et une dernière conservée en manuscrit. Huang est mentionné dans la plupart des histoires du théâtre chinois, ainsi que dans les dictionnaires ou volumes d'encyclopédie consacrés au théâtre. Voir par exemple William Dolby, *A History of Chinese Drama*, p. 194 ; Zhuang Yifu, *Gudian xiqu cunmu huikao*, p. 784 et 1413 ; Hu Ji et Liu Zhizhong, *Kunju fazhan shi*, p. 576-579 ; Meng Yao, *Zhongguo xiqu shi*, vol. 2, p. 387-388 ; Liang Shu'an et Yao Kefu, *Zhongguo jindai chuanqi zaju jingyan lu*, p. 14-18 ; Chen Wannai, *Yuan Ming Qing juqu shi*, p. 702.

41 C'est ce qu'on dit notamment de *Dinü hua*, qui aurait même été connu au Japon, et aurait aussi été réédité et joué à Hong Kong : cf. Zhuang Yifu, *Gudian xiqu*

plupart appartinssent à un type de *Kunqu* littéraire destiné à la lecture plus qu'à la représentation et qui, en outre, pâtit au XIX^e siècle de la concurrence de l'opéra de Pékin (*pihuang*) et de la domination croissante des acteurs dans le monde du théâtre⁴². Plusieurs préfaces montrent que la réputation de dramaturge de Huang Xieqing avait encouragé certains patrons à lui demander d'écrire des pièces sur des sujets qui leur tenaient à cœur.

Les critiques modernes considèrent Huang comme un des moins mauvais, voire le moins mauvais, d'une génération médiocre, celle postérieure à l'époque Qianlong⁴³ : un auteur honorable de *chuanqi*, certes, mais un épigone des maîtres du passé, notamment Jiang Shiquan (1725-1785), considéré comme le meilleur dramaturge de son époque et qu'il est accusé d'avoir imité sans en avoir le talent. Sa biographie dans le *Qingshi liezhuan* n'en affirme pas moins que les « lyrics » (*ci*) de ses pièces

cunmu huikao, vol. 3, p. 1414 ; Jiang Xingyu, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 223, dit que *Dinü hua* a été joué à Hong Kong et Canton en 1979. D'après Hu Ji et Liu Zhizhong, *Kunju fazhan shi*, p. 577, la pièce avait été jouée en 1857 lors d'une grande réunion d'amis au Yiqing lou (également Jiang, *op. cit.*, p. 209) ; Hu et Liu citent une autre pièce de Huang Xieqing, *Jiangxiao ji*, inspirée d'un conte du *Liaozhai zhiyi*, qui semble avoir été adaptée pour la scène à Pékin en 1852, peut-être à la demande d'acteurs. Lu Eting (*Nianpu*, p. 127) fait état d'une représentation de *Taoxi xue* à Shanghai en 1899, mentionnée dans le *Shenbao*. Huang Xieqing aurait occasionnellement recouru à la collaboration d'acteurs pour rendre ses airs exécutables à la scène : cf. Jiang Xingyu, article « Huang Xieqing », dans le volume « pièces et ballades » du *Zhongguo da baike quanshu*, p. 134.

42 Cf. Dolby, *Chinese Drama*, p. 193. Le *Yiqing lou qizhong qu* inclut six *chuanqi* et un *zaju* (théâtre du Nord dans le style des Yuan).

43 Wu Mei affirme que Huang Xieqing est caractéristique des lettrés (*wenren*) des Qing qui, dans leurs pièces, ne s'intéressent qu'aux rôles du héros et de l'héroïne (le *sheng* et le *dan*) et ne donnent pas assez d'importance au « visage-peint » et au clown (le *jing* et le *chou*), si bien que dans les pièces du XIX^e siècle « il y a du lyrisme mais pas de théâtre » (*you qu er wu xi*), alors que jusqu'à l'époque Qianlong c'était le contraire : voir son colophon pour *Taoxi xue*, in Cai Yi, vol. 3, p. 2178 ; le texte se retrouve à quelques variantes près dans le passage de son *Zhongguo xiqu gailun* consacré aux *chuanqi* de Huang Xieqing (*juan xia*, p. 37-38). Jiang, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 222, remarque à juste titre qu'on ne saurait faire ce reproche au *Juguan jian*.

« volaient de bouche en bouche » (*liubo renkou*) et que ses contemporains le comparaient à You Tong (1618-1704), l'un des auteurs dramatiques les plus fameux du début des Qing ⁴⁴.

Dans la veine caractéristique du *chuanqi*, plusieurs pièces de Huang Xieqing associent une histoire d'amour à l'évocation d'événements historiques ou politiques, parfois relativement proches dans la mémoire ⁴⁵. *Maoling xian* (Musique au mausolée de Wudi, préface de 1830) renvoie loin dans l'histoire en racontant les amours de Sima Xiangru et Zhuo Wenjun et en évoquant les relations difficiles du poète avec l'empereur Wu des Han ⁴⁶ ; en revanche *Dinü hua* (La fleur de la fille de l'empereur, préface de 1832) est consacré aux événements beaucoup moins éloignés — du moins, dans la mémoire lettrée — de la chute des Ming : tout en célébrant la générosité de la nouvelle dynastie, qui a autorisé la fille de l'empereur disparu à épouser son promis avec tout le décorum requis, la pièce laisse selon certains commentateurs transparaître quelque nostalgie du régime déchu ⁴⁷ ; nombre de préfaciers insistent par ailleurs sur le côté déchirant de l'histoire. Une autre pièce parmi les plus admirées de Huang Xieqing, *Taoxi xue* (Neige au ruisseau des pêcheurs), chante l'amour conjugal et la fidélité posthume ; elle relate l'histoire authentique d'une jeune veuve de Yongkang, au Zhejiang, réputée pour sa beauté et son talent de poétesse, offerte en 1674 par ses concitoyens à un lieutenant du rebelle Geng Jingzhong dans l'espoir d'éloigner celui-ci de la ville ; elle accepte en

44 Une appréciation souvent répétée sur Huang Xieqing est qu'« il avait du talent à revendre pour les parties lyriques, mais n'était pas à la hauteur pour les parties dramatiques » (*cicai youyu, jucai buzu*).

45 D'après Birch, « *Ch'uan-ch'i* (romance) », *loc. cit.*, « a pair of lovers is at the center of the plot of virtually every *ch'uan-ch'i* play, even when the major theme is recent politics ».

46 Jiang Xingyu, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 215-216, pense que la frustration politique de Sima Xiangru est au centre de la pièce et se demande si Huang Xieqing n'aurait pas voulu exprimer là ses propres sentiments : n'être considéré que comme un grand poète alors qu'on voudrait servir l'État.

47 Cf. le colophon de Wu Mei reproduit in Cai Yi, *Zhongguo gudian xiqu xuba*, vol. 3, p. 2154-2155 ; également Jiang, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 211.

principe de se sacrifier, mais réussit à préserver sa chasteté en se précipitant du haut d'une falaise dès que le soudard a quitté le territoire de Yongkang en l'emmenant avec lui ⁴⁸.

Juguan jian, comme on verra, ne parle pas d'amour : sans être dénués d'affection, les rapports du héros avec son épouse et sa concubine restent purement domestiques et la célébration de la piété filiale et de la loyauté envers l'État — *xiaozhong*, pour faire bref — écrase tout. En revanche l'histoire y est très présente, et la plus immédiate ⁴⁹. La pièce, qui doit être antérieure de quelques années à la catastrophe de 1861 et n'a pas été publiée du vivant de son auteur, semble avoir un statut un peu à part dans la production de Huang Xieqing. Il n'en existe qu'une seule postface, qui ne parle en fait que des circonstances de la réédition des œuvres de Huang en 1881. On le regrette d'autant plus que les préfaces et postfaces dont plusieurs autres pièces sont abondamment pourvues livrent de précieuses indications sur les circonstances de leur composition. Or, *Juguan jian* ne laisse pas d'intriguer par son sujet comme par les allusions à l'histoire contemporaine qu'on y trouve, si bien qu'il eût été particulièrement intéressant de savoir dans quelles dispositions se trouvait son auteur quand il l'a composé, et d'abord pourquoi (ou pour qui) il l'a composé.

Je reviendrai plus loin sur ces questions. Avant d'y arriver, toutefois, il est nécessaire de présenter la pièce elle-même : sa forme, ses personnages, et surtout l'histoire qu'elle raconte.

2.

Juguan jian est un *chuanqi* en vingt-six scènes (*chu*) également réparties entre deux *juan*, dotées chacune d'un titre, comme il est d'usage, et susceptibles d'inclure plusieurs épisodes impliquant des ensembles

48 L'auteur d'une biographie de la personne en question souligne que Wang Zhaojun, donnée en mariage au souverain des Xiongnu à l'époque des Han, n'avait pas été aussi intransigeante dans son comportement. Cf. Cai Yi, *Zhongguo gudian xiqu xuba*, vol. 3, p. 2188-2189.

49 Hu Ji et Liu Zhizhong, *Kunju fazhan shi*, p. 579, qualifient *Juguan jian* de « pièce contemporaine » (*xiandai xi*).

différents de personnages et se déroulant dans des lieux différents. Les passages parlés alternent bien sûr avec les passages chantés, et, comme il est de règle dans le théâtre *Kunqu*, surtout lorsqu'il affecte comme ici une forme littéraire un peu archaïsante, les sections lyriques mettent à contribution une grande variété d'« airs » (*qupai*) — de mélodies de référence, identifiées par leur titre —, chacun dans un mode imposé et avec sa métrique particulière. La langue est parfois difficile, les allusions littéraires abondent, et la lecture nous en a souvent été fort malaisée.

Toujours dans la tradition des *chuanqi*, les acteurs incarnant les personnages se répartissent entre une très grande variété d'« emplois » (ou types d'acteur) — treize au total —, dont la plupart sont des extensions des quatre emplois de base de la tradition théâtrale chinoise : le héros (*sheng*), l'héroïne (*dan*), le visage-peint (*jing*), et le clown (*chou*)⁵⁰. En fait les personnages de la pièce sont tellement nombreux — j'en décompte cinquante-et-un — qu'en dehors des principaux héros chaque « emploi » correspond à plusieurs rôles (ce qui n'exclut d'ailleurs pas, en cas de représentation, que plusieurs acteurs tinsent les différents rôles assignés à un même « emploi ») ; il est d'ailleurs à noter que certains rôles d'hommes sont tenus par des emplois normalement réservés à des rôles féminins, comme le *xiaodan* ou le *laodan*. C'est ce qu'on peut voir dans l'énumération ci-dessous, qui est faite par emplois, et qui donnera une première idée du nombre et de la variété des *dramatis personae* rencontrées au fil de l'intrigue. Les numéros de scène indiqués renvoient au synopsis que je proposerai ensuite.

50 Sur ces catégories d'emplois type, voir entre beaucoup d'autres Jacques Pimpaneau, *Promenade au jardin des poiriers*, p. 80-82 ; Roger Darrobers, *Le théâtre chinois*, p. 80-82 ; du même auteur, *Opéra de Pékin*, p. 93-102. Bien qu'il s'agisse toujours dans ces références d'opéra de Pékin, la terminologie comme les rôles eux-mêmes étaient bien antérieurs à ce genre. Voir aussi la liste des emplois dans le théâtre du Nord (*zaju*) dans Stephen West, article « Tsachü », in Nienhauser, *The Indiana Companion to Traditional Chinese Literature*, p. 775.

La vertu administrative au théâtre

Emplois type et personnages dans « Juguan jian » :

- sheng* (« héros ») : Wang Wenxi, le fonctionnaire modèle héros de la pièce
xiaosheng (« jeune premier ») : le fils de Wang Wenxi ; le conseiller spécial
Qin Siguan (sc. 3, 5, 19, 21, 24)
dan (« héroïne ») : l'épouse de Wang Wenxi, née Zhou
xiaodan (« jeune femme ») : la concubine principale de Wang Wenxi, née
Huang ; le portier du magistrat de Zhoushan (sc. 3) ; l'épouse du fils
de Wang Wenxi (sc. 26)
laodan (« femme âgée ») : un des trois généraux chargés de défendre les
îles Zhoushan (sc. 2) ; le gouverneur militaire du Zhejiang (sc. 4) ; un
notable de Cixi (sc. 9) ; un officier des troupes maritimes (sc. 12) ; une
des concubines de Wang Wenxi (sc. 22, 26)
zadan (« comparse féminin ») : une concubine de Wang Wenxi (sc. 22,
26) ; le troisième fils de Wang Wenxi (sc. 26)
tie (« personnage féminin annexe ») : une servante de l'épouse de Wang
Wenxi (sc. 6, 13), ou de sa concubine (sc. 20, 22) ; le deuxième fils de
Wang Wenxi (sc. 26)
jing (« visage-peint ») : un des trois généraux chargés de défendre les îles
Zhoushan (sc. 2) ; l'envoyé spécial du trône (sc. 4) ; un chef de pirates
(sc. 11) ; un dieu-juge délégué par le dieu du sol du Zhejiang (sc. 14) ;
un chef de bande de Huzhou (sc. 18 et 19) ; un ancien de la préfecture
de Hangzhou (sc. 24)
fujing (« visage-peint adjoint ») : le chef des Anglais (sc. 2) ; le commandant
des troupes (sc. 4) ; un commis de la sous-préfecture de Zhenhai (sc. 9,
10, 12) ; le portier du trésorier provincial du Zhejiang (sc. 15) ; un chef
de barbares au cours d'un combat vu en rêve (sc. 17) ; un agitateur de
la sous-préfecture de Changxing (sc. 18 et 19) ; un vieux serviteur
accompagnant la concubine de Wang Wenxi (sc. 20) ; un serviteur du
gouverneur du Zhejiang (sc. 23) ; un moine (sc. 24)
zhongjing (« visage-peint intermédiaire ») : un officier des troupes
maritimes (sc. 12)
chou (« bouffon », ou « clown ») : le valet de Wang Wenxi ; un sorcier (sc.
10, 12) ; un batelier (sc. 16) ; un serviteur dans un monastère (sc. 20) ;
un serviteur du gouverneur du Zhejiang (sc. 23) ; un moine (sc. 24)
wai (« secondaire ») : le père de Wang Wenxi ; le gouverneur général du
Zhejiang (sc. 4) ; un notable de Cixi (sc. 9) ; un chef de pêcheurs (sc.
11 et 12) ; le trésorier provincial du Zhejiang (sc. 15) ; le gouverneur
du Zhejiang (sc. 23) ; un ancien de la préfecture de Hangzhou (sc. 24)
mo (« accessoire ») : un des trois généraux chargés de défendre les îles
Zhoushan (sc. 2) ; le magistrat de Zhoushan (sc. 3) ; un serviteur du

père de Wang Wenxi (sc. 6, 8, 9, 13) ; le conseiller Zhao Boqi (sc. 19, 21, 24) ; un abbé (sc. 20)

À cet éventail d'acteurs correspondant à des emplois type s'ajoutent dans certaines scènes des comparses (*za*, « divers »), se présentant assez souvent par quatre, incarnant des serviteurs, des soldats, des commis de sous-préfecture et des sbires, des pêcheurs, etc. ; parfois il s'agit d'une « foule » (*zhong*) (Anglais, pirates, soldats, escorte, peuple...). Leur texte se limite souvent à quelques réponses du type « à vos ordres », « tout est prêt », etc., mais il leur arrive aussi de dialoguer avec les acteurs proprement dits (ainsi dans les passages comiques des scènes 10 et 18), et ils ont même droit à quelques parties lyriques. À la scène 22 les concubines de Wang Wenxi sont jouées par des « comparses femmes » (*zadan*) — un peu plus loin, *erdan* — menées par le *laodan*. À la scène 9 il y a aussi un chat à trois pattes (joué par un figurant, suppose-t-on). Enfin, en quelques occasions des voix ou des bruitages viennent des coulisses (*nei*).

Voyons donc, avant de proposer quelques commentaires, l'intrigue elle-même. Le synopsis scène par scène qu'on trouvera ci-dessous m'a semblé la meilleure façon de restituer le mouvement général de la pièce tout en permettant de se faire une idée de la multitude de personnages qui interviennent à un moment ou à un autre. Il met en évidence les alternances entre scènes lyriques, scènes d'action, scènes comiques, tragiques, intimistes, édifiantes, élégiaques, etc. : à la lecture en tout cas, le rythme et le contraste des scènes évitent la monotonie, même s'il est difficile d'apprécier l'efficacité qu'aurait la pièce à la scène, où elle ne semble pas avoir été portée.

L'histoire couvre une quinzaine d'années ou un peu plus ; elle prend place en divers endroits du Yunnan et du Zhejiang et se structure autour de ce qu'on pourrait appeler un « cycle bureaucratique familial », élégamment encadré par la transmission du *Miroir précieux du fonctionnaire* de père en fils à la scène 1 et à nouveau à la scène 26 et dernière. Chemin faisant nous assistons à certains événements historiques bien connus et, surtout, nous passons par une série de situations emblématiques de la carrière d'un fonctionnaire modèle.

En somme, le *Juguan jian* répond assez bien à la caractérisation qu'a proposée Wilt Idema du genre *chuanqi* : un genre qui « autorisait une

structure par épisodes distribués sur une longue période et situés en des lieux divers », et permettait par là même de couvrir un matériau complexe et varié, avec il est vrai le problème de maintenir un minimum d'unité d'action⁵¹. À ce dernier égard *Juguan jian* me paraît plutôt réussi. Sa seule faiblesse structurelle, peut-être, est un certain déséquilibre entre les scènes d'action et les décisions dramatiques tournant autour de la guerre de l'Opium, concentrées au début de la pièce, et le reste, qui est essentiellement le récit d'une carrière de magistrat modèle et culmine dans une réunion familiale avec une belle promotion à la clé.

3

La scène première (« La remise du *Miroir* », *Shou jian*) se passe au Yunnan, dans le *yamen* du préfet Wang Dingheng, père du héros de la pièce, Wang Wenxi. Wenxi vit là avec sa famille et il aurait bien voulu continuer de prendre soin de son père ; mais celui-ci insiste absolument pour que son fils aille servir la dynastie à un moment de grand danger. Il s'apprête donc à partir pour assumer un poste subalterne dans l'administration de la gabelle au Zhejiang. Wang Dingheng lui dispense force conseils sur son futur comportement de fonctionnaire et lui remet un exemplaire du manuel qu'il a composé pendant ses propres années de service, le *Juguan baojian*. Wenxi fait ses adieux à son épouse, née Zhou, et à sa concubine, née Huang, leur recommandant par-dessus tout de bien s'occuper de son père, ainsi qu'à son fils Weixiao.

La scène suivante (« Alerte sur les mers », *Haijing*) nous plonge *in medias res*. On est sur la côte du Zhejiang, et les Anglais assiègent l'île Zhoushan⁵². Leur chef vient se présenter et explique comment on en est arrivé à se faire ainsi la guerre — je reviendrai plus en détail sur tous ces

51 W.L. Idema, « In the Shadow of the Peach Blossom Fan : Peking in 1644 on stage in East and West » (1987, inédit ; paru en chinois dans *Xiju yishu*, 39, 1987, p. 32-44).

52 Chusan dans la littérature en langue anglaise sur la guerre de l'Opium et sur de nombreuses cartes. Il s'agit d'un archipel situé au large de l'estuaire du Qiantang, dont la plus grande île est le siège de la sous-préfecture de Dinghai.

propos ⁵³. Il se plaint de la résistance acharnée des « trois commandants de garnison » (*sanzhen*) qui défendent Zhoushan. Justement, ils arrivent avec leurs troupes et battent les Anglais, lesquels décident de se replier en attendant des renforts. Wang Wenxi revient à la scène suivante (scène 3, « Livrer les approvisionnements », *Jie xiang*) ; il a été chargé de faire passer des vivres et des armes à la garnison assiégée et réussit effectivement à franchir les lignes ennemies avec son escadre. La suite de la scène nous transporte sur l'île Zhoushan, dont le magistrat exprime sa crainte de ne plus pouvoir tenir longtemps en dépit de l'héroïsme des trois commandants de garnison : la moitié de ses collaborateurs se sont enfuis et l'on va bientôt être à court d'approvisionnements. Il discute des mesures à prendre avec un conseiller, Qin Siguan. Par chance on annonce l'arrivée de Wang Wenxi ; les deux fonctionnaires s'entretiennent de la situation pendant que l'on distribue le ravitaillement aux défenseurs de l'île.

La scène 4 (« Proposer la pacification », *Yi fu*) nous met en présence de gens beaucoup plus haut placés. Il s'agit d'une réunion entre quatre dignitaires, qui entrent en scène l'un derrière l'autre en chantant chacun un vers extrait d'un poème différent des Tang ⁵⁴. La cour attend d'eux qu'ils lui proposent une politique pour régler le problème de ces barbares qui se montrent, est-il suggéré, de plus en plus difficiles à contenir. Le président de séance est l'envoyé spécial du trône (*qinshi*), et il est entouré du chef des armées (*dushi*), du gouverneur général (*duchen*), et du gouverneur militaire (*tichen*). Ce dernier, qui proteste qu'il n'est qu'un « modeste général » (*mojiang*) ignorant de tout ce qui n'est pas militaire, propose un stratagème destiné à attirer les Anglais sur terre pour les faire sauter sur des mines : rejeté comme impraticable. Le gouverneur général, pour sa part, est en faveur de la résistance à tout prix — également rejeté. Enfin, le

53 Le mot « Anglais » n'apparaît pas dans la pièce. Jiang Xingyu, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 221, énonce que « dans la pièce le Royaume insulaire des mers occidentales dont il est question désigne très clairement l'impérialisme anglais ». C'est en effet assez clair.

54 Mes remerciements à M^{lles} Ting Ching-fang et Mau Chuan-hui pour avoir identifié les poèmes cités.

chef des armées propose de négocier : si l'on rétablit le commerce avec les Anglais (à l'exclusion de l'opium, toutefois), ils ne seront que trop heureux de repartir. L'envoyé du trône approuve le plan avec enthousiasme.

La scène suivante (scène 5, « Colère à la frontière », *Fen bian*) indique qu'il a bien été adopté par la cour. Wang Wenxi, profondément déprimé, se plaint de la politique d'apaisement et fait une sombre allusion au traité de Nankin — j'y reviendrai également. Son serviteur Zhao Zhong (joué par le « clown ») tente de lui remonter le moral, mais ses conseils terre-à-terre ne réussissent qu'à accroître l'exaspération de son maître. Arrive Qin Siguan, le conseiller déjà rencontré, dont nous apprenons qu'il a réussi à quitter Zhoushan au moment où les Anglais s'en emparaient ; les deux hommes échangent d'amères réflexions sur la situation. Après qu'ils se sont retirés, Zhao Zhong déplore que l'ami de son maître se montre incapable de le distraire.

Avec cette scène se clôt le cycle de la guerre de l'Opium dans *Juguan jian*. Les scènes suivantes vont se concentrer sur les hauts faits de Wang Wenxi dans ses emplois successifs de magistrat au Zhejiang. La scène 6 (« Instructions paternelles », *Chunxun*) nous ramène brièvement au Yunnan. Wang Dingheng, à présent préfet de Lijiang, chante sa mélancolie de n'avoir vu son fils depuis plusieurs années. Wenxi est devenu magistrat de Cixi, toujours au Zhejiang, et son père craint qu'il ne soit distrait de ses tâches par la nostalgie de sa famille ; il lui écrit une lettre mêlant admonestations professionnelles et nouvelles familiales, et l'engage à continuer de lire le *Juguan baojian*. La scène 7 (« L'étude du Miroir », *Wan jian*) fait écho à la précédente : Wenxi exprime à son tour sa tristesse d'être coupé de sa famille depuis si longtemps et évoque les difficultés de son poste à Cixi ; il profite d'un temps mort pour consulter le *Miroir précieux*. Juste à ce moment son serviteur lui apporte la lettre de son père ; il décide de la conserver soigneusement avec le manuel.

Au début de la scène 8 (« L'escorte de la concubine », *Song ji*), qui se passe à nouveau au Yunnan, un domestique annonce qu'il a reçu l'ordre d'escorter au Zhejiang le fils et la concubine de Wang Wenxi. L'épouse principale de Wenxi explique à son tour que, bien que son beau-père lui eût ordonné de rejoindre Wenxi avec la famille, elle a préféré rester prendre soin de lui jusqu'à sa retraite, ensuite de quoi ils pourront rejoindre Wenxi ;

il a donc ordonné que la concubine Huang y aille à sa place. La scène se clôt sur leurs adieux. La scène 9 (« Éloges fleuris », *Huasong*) nous ramène au Zhejiang. Wang Wenxi indique qu'il est à Cixi depuis deux ans et y a très bien réussi ; muté à présent à Zhenhai, il va devoir partir en dépit des liens d'affection qui se sont noués avec ses administrés. Son père l'a prévenu de l'arrivée de sa concubine et de son fils : justement ils arrivent. Les retrouvailles sont interrompues par un commis de Zhenhai, appelé Qian Chong, qui vient escorter Wenxi. Ce dernier l'interroge sur les problèmes locaux à Zhenhai et lui donne des instructions. Deux notables de Cixi viennent faire leurs adieux à Wenxi et lui offrent un recueil de poèmes afin d'exprimer leur reconnaissance pour son bon gouvernement.

Les trois scènes suivantes, riches en action et en dialogues comiques, sont consacrées à la résolution des deux problèmes qu'avait signalés le commis venu de Zhenhai : un chat à trois pattes monstrueux qui terrorise les populations et les ravages causés le long de la côte par les pirates. Comme on va vite le comprendre, les deux sont liés. La scène 10 (« La capture du sorcier », *Ji yao*) débute par un échange entre Qian Chong et ses collègues les commis de Zhenhai à propos de la mission qui vient de leur être confiée : ils sont bien obligés d'aller arrêter le chat à trois pattes et son probable manipulateur pour démontrer leur zèle au nouveau magistrat. Le sorcier Zhang le Stratagème (Zhang Shu) entre alors en scène. Il raconte son « parcours » et son apprentissage de la « méthode pour donner vie aux hommes en papier et aux chevaux en [pâte de ?] soja » (*zhiren douma zhi fa*) ; et surtout il explique qu'il est de mèche avec les pirates. Il fait alors surgir le chat, qui sème effectivement la panique ; mais les commis en embuscade capturent le sorcier et du même coup désactivent, si l'on peut dire, le chat à trois pattes.

Les pirates vont s'avérer plus coriaces. Le début de la scène 11 (« Les pêcheurs font un incident », *Yu hong*) est confié à leur chef, un certain Yang l'Hégémon (Yang Ba), qui expose ses activités de « courtier sans capital » (*mei benqian de jingji*) et son alliance avec Zhang le Stratagème, chargé de semer la panique le long de la côte pour faciliter les expéditions de pillage. Il s'étonne que depuis quelques jours le sorcier ne se manifeste pas et que les bateaux marchands ne se risquent plus au large : seuls les pêcheurs prennent la mer, et il s'apprête à les attaquer. Au cours de la

confrontation qui suit il réussit à capturer les bateaux des pêcheurs, qui vont réclamer l'intervention de l'armée. Deux garde-côtes viennent expliquer que rien ne les concerne à part fumer l'opium, et s'apprêtent à faire la sieste. Ils refusent de bouger quand les pêcheurs viennent les réveiller ; les pêcheurs s'emparent d'eux pour les amener au nouveau magistrat.

À l'ouverture de la scène 12 (« La pacification des pirates », *Jing dao*) Wang Wenxi vient de prendre possession de son nouveau poste. Il s'apprête à interroger le sorcier Zhang Shu quand les pêcheurs arrivent en traînant derrière eux les deux soldats, qui crient à l'agression et à l'injustice. Wenxi les épargne pour sauver la face de leurs supérieurs ; il réitère à ces derniers l'ordre d'aller pourchasser les pirates. Puis il interroge Zhang Shu : celui-ci proteste qu'il n'est qu'un inoffensif taoïste, mais en le fouillant on trouve sur lui un livre d'incantations et un chat en papier ; il avoue sous la bastonnade et est jeté en prison. Le tribunal est levé. Les chefs de l'armée, contraints par le nouveau magistrat d'aller patrouiller en mer, entrent alors en scène. Ils montent en bateau, vont livrer bataille au pirate Yang Ba, stupéfait de voir les troupes impériales prendre l'offensive, et le mettent en déroute.

Après une courte scène se déroulant au Yunnan (scène 13, « Nostalgie au gynécée », *Guiyi*), au cours de laquelle nous apprenons que l'épouse et le père de Wang Wenxi se sont enfin résolus à venir le rejoindre au Zhejiang, nous nous retrouvons au Zhejiang et confrontés, cette fois, à l'un des plus graves problèmes de gouvernement que puisse rencontrer un fonctionnaire local : combattre la famine. Les deux scènes qui y sont consacrées ne montrent pas les secours eux-mêmes, alors qu'il y aurait eu matière à une action intéressante et à quelques discours émouvants : ce qui nous est présenté, ce sont les calamités naturelles comme problème religieux et comme problème de bureaucratie. Dans la scène 14 (« S'affliger du désastre », *Ku zai*), un dieu-juge représentant le dieu du sol du Zhejiang explique que les calamités qui s'abattent sur le Sud-Est sont un avertissement motivé par la dégradation des mœurs. Il s'apprête à apparaître en rêve au seul fonctionnaire vertueux de la province, Wang Wenxi, entre temps promu magistrat de Renhe (l'une des deux sous-préfectures qui se partagent le siège de la capitale provinciale, Hangzhou). Wenxi entre en scène et expose

comment la pluie et les inondations compromettent ses efforts de gouvernement. Il présente une supplique au dieu de la préfecture. Alors qu'il s'est endormi, le dieu lui apparaît et l'exhorte à organiser des secours. À son réveil Wenxi annonce que dès le lendemain il ira voir ses supérieurs. C'est ce qu'il fait à la scène suivante (scène 15, « Se battre pour les secours », *Zheng zhen*), dans laquelle il présente un rapport sur les inondations et la famine au trésorier provincial du Zhejiang ; mais celui-ci répond que malheureusement le budget de l'État ne prévoit rien et refuse de prendre des initiatives. Wenxi tient le discours contraire ; le trésorier se met en colère, mais Wenxi réussit à l'émouvoir et à le convaincre de prendre des mesures immédiates.

Les deux scènes suivantes (16 et 17) sont consacrées à la tragédie centrale dans la vie privée de Wang Wenxi : la mort de son père. Dans la première (« L'annonce du décès », *Chifu*), le fils de Wang Wenxi, en voyage, nous dit qu'il allait à la rencontre de son grand-père en route pour le Zhejiang mais que celui-ci est mort de maladie en arrivant à Suzhou. Il s'apprête à aller annoncer la triste nouvelle à son père. À l'ouverture de la scène suivante (« Adieux en rêve », *Mengjue*), l'une des plus longues et des plus chargées d'émotion de la pièce, l'esprit (*shen*) du père de Wang Wenxi raconte comment il avait démissionné pour retrouver son fils au Zhejiang — plutôt que de rejoindre le poste de préfet de Pingliang au Gansu où il avait été promu —, mais est mort en voyage. Pour récompenser l'intégrité dont il a fait montre comme fonctionnaire les autorités de l'Au-delà (les Bureaux célestes, *tiancao*, agissant sur recommandation de l'administration des enfers, *mingsi*) l'ont nommé à un poste de dieu des remparts (Chenghuang shen). Avant de s'y rendre il veut avoir une dernière entrevue avec son fils, ce qui ne peut se faire qu'en rêve. Après sa sortie de scène, la concubine Huang se présente et évoque les efforts de Wang Wenxi pour combattre la famine. Wenxi arrive et exprime son inquiétude de ne pas voir son père et sa femme arriver. Il s'assoupit, et l'esprit de son père réapparaît ; il lui tient un discours sur la nature inséparable de la loyauté envers l'État et de la piété filiale, lui recommande de continuer à consulter le *Juguan baojian* et lui fait comprendre qu'il est déjà passé dans l'autre monde. Il le quitte après lui avoir montré en rêve les troupes barbares contre lesquelles il va lui falloir combattre, que son escorte divine met en déroute. Wang Wenxi

se réveille et met un moment à réaliser qu'il s'agissait d'un rêve ; mais l'arrivée de son fils avec la triste nouvelle lui enlève ses derniers doutes. La fin de la scène représente de façon spectaculaire la douleur et le sentiment de culpabilité de Wenxi, qui le conduisent à un état proche de la démence et effrayent grandement son entourage (commentaire en marge : « Ces paroles sont d'une tristesse telle qu'on n'arrive pas à les lire jusqu'au bout »).

La scène 18 (« Les bandits se soulèvent », *Feibian*) nous transporte dans la préfecture de Huzhou, toujours au Zhejiang, et nous fait rencontrer deux personnages particulièrement peu recommandables. Le premier est le bandit Zhang Cheval-rapide le Troisième (Kuaima Zhang San), originaire du lieu, qui se présente avec ses acolytes et évoque son parcours : de coq-de-village (*tuhao*) et de voyou (*guanggun*) se livrant à de modestes activités de racket et de prostitution avec une petite bande de frères jurés il est devenu un chef de brigands redouté, spécialisé dans la contrebande du sel. Il a entendu dire que les Taiping ont atteint la vallée du Yangzi et que c'est l'alerte dans la région de Ningguo : c'est donc le moment d'en profiter pour passer à l'action. (C'est la première mention des Taiping dans la pièce, qui pourrait situer l'épisode en 1853.) Il ordonne à ses troupes de s'exercer, ce qui nous vaut quelques démonstrations d'arts martiaux, puis part à cheval suivi de ses hommes ; mais il fait une chute qui leur paraît de mauvais augure. Entre alors en scène le second personnage, un certain Wu Liang, qui se présente comme le « fameux Grand frère de la sous-préfecture de Changxing (préfecture de Huzhou) » (*Changxing xian de youming da age*) et semble être une sorte d'agitateur professionnel. Il explique qu'il cherche son ami Zhang San pour qu'il l'aide à organiser une révolte antifiscale. Zhang San dit que ça devrait être possible, puisque les troupes officielles sont mobilisées contre les Taiping.

Or, nous apprenons dans la scène 19 (« Préfet de Huzhou », *Shou Tiao*) qu'une fois son deuil terminé et après s'être distingué en réprimant une révolte locale à Ningbo, Wang Wenxi, promu désormais au rang de préfet adjoint (*tongzhi*), a justement été chargé d'administrer la préfecture de Huzhou. Il a engagé comme conseillers techniques son vieil ami Qin Siguan et un licencié de la préfecture nommé Zhao Boqi, un héros qui s'y connaît en tactique militaire. Au début de la scène les deux hommes discutent de l'œuvre éducative entreprise par leur patron : reconstruction de l'académie

locale, encouragement à la création d'écoles charitables, édification d'un sanctuaire de la chasteté et de la piété filiale... Lorsque Wang Wenxi rentre au *yamen* (il était en train de faire passer un test aux étudiants de l'académie), Zhao le met en garde : malgré ses efforts les mœurs du peuple sont encore incertaines et il y a des risques de rébellion. Wenxi répond qu'il a déjà donné des ordres secrets pour capturer Zhang San et Wu Liang. Juste à ce moment son serviteur arrive en traînant les deux malfrats enchaînés et en expliquant que le magistrat local n'a pas osé régler lui-même le cas de bandits aussi dangereux. Wenxi se met en colère et les renvoie au magistrat. Alors qu'il se plaint devant ses conseillers de ces fonctionnaires indolents responsables des malheurs présents et futurs de l'empire, son serviteur accourt pour annoncer qu'il vient d'être promu préfet de Hangzhou ! Wenxi fait remarquer que le gouverneur qui l'a recommandé, un certain He, était le disciple de son père et qu'il l'a bien connu dans sa jeunesse : singulière destinée que celle qui les réunit ainsi...

Les scènes suivantes entrelacent l'évocation des périls grandissants qui menacent la dynastie et la triste histoire de la maladie et de la mort de la concubine Huang, laquelle est en charge des affaires domestiques de Wang Wenxi en attendant l'arrivée de son épouse principale. La scène 20 (« La prière au Bouddha », *Dao Fo*) nous la montre visitant un temple dans les montagnes avec son escorte, parlant avec l'abbé et priant le Bouddha pour son rétablissement. Par contraste, la scène 21 (« Préparer les défenses », *Chou fang*) nous ramène au cœur des problèmes qui affligent le Zhejiang : la menace Taiping se rapproche et Wang Wenxi a été chargé de collecter des approvisionnements pour aider à la défense, mais la population est épuisée. Il en discute avec ses conseillers Qin et Zhao. Qin préconise l'attaque plutôt qu'une défense statique, mais Wenxi n'est pas sûr de l'ardeur au combat des généraux ; et il y a le problème des approvisionnements, alors même qu'il faut lever et expédier le tribut en grains. Zhao suggère d'encourager les contributions en accordant des honneurs exceptionnels et en promettant des exemptions quand la paix sera revenue. Wenxi dit qu'il faut commencer par engager les fonctionnaires locaux à contribuer eux-mêmes pour donner l'exemple. Zhao pourra conseiller les chefs militaires et Qin, qui a l'expérience de la mer, organisera le transport des vivres.

À ce moment de la discussion le serviteur de Wenxi fait irruption et annonce que la concubine Huang est au plus mal. Sa mort est représentée dans une des scènes les plus émouvantes de la pièce (scène 22, « La métamorphose du jade », *Hua yu*) : elle fait ses dernières recommandations à ses « sœurs » venues l'entourer (nous apprenons à ce moment que Wang Wenxi avait trois concubines en plus de Huang), Wenxi arrive et se reproche de l'avoir négligée à cause des affaires publiques ; elle meurt après leur avoir fait ses adieux.

La scène 23 (« Le mémoire de recommandation », *Shu jian*) est une scène de transition dans laquelle nous voyons le nouveau gouverneur du Zhejiang (un certain He, apparemment le même que celui mentionné à la scène 19) en train de rédiger — c'est-à-dire, concrètement, de chanter — un long mémoire où il conclut de l'examen de l'ensemble des fonctionnaires de la province auquel il vient de procéder que le meilleur par le savoir et l'énergie est Wang Wenxi, qu'il recommande donc à la cour.

La scène suivante (« Le jugement dans le pavillon », *Tingpan*) est d'un ton plus détendu. Wang Wenxi et ses deux conseillers se retrouvent pour une réunion amicale (qui est aussi une « conversation pure », *qingtan*) dans un pavillon situé dans la montagne Lingjiu près de Hangzhou ; Qin s'apprête à partir pour le transport par mer et Wenxi doit se distraire de la mort de la concubine Huang. Des « anciens » viennent offrir du vin au préfet dont ils célèbrent les vertus ; il les récompense avec trois taels chacun. Deux moines font alors irruption en implorant son arbitrage : l'un est responsable de l'ermitage du Lingjiu, l'autre de celui du Tianzhu shan, et ils s'accusent mutuellement de concurrence déloyale. Wang Wenxi les renvoie après les avoir dûment sermonnés.

L'avant-dernière scène a pour titre « Douleur sur le bateau » (*Zhoudao*). Wang Weixiao, le fils de Wang Wenxi, escorte sa mère en route pour Hangzhou, d'où le serviteur Zhao Zhong est venu à leur rencontre. Weixiao et sa mère admirent les paysages de Yanzhou. Zhao Zhong leur apprend la mort de la concubine Huang ; la nouvelle plonge Mme Wang dans la plus grande affliction. Dans la scène 26 et dernière (« La transmission du *Miroir précieux* », *Chuan jian*) Wang Wenxi et son épouse, en larmes, sont enfin réunis ; Mme Wang est accueillie par la jeune épouse de son fils et par les autres concubines. Wenxi mentionne à son fils la situation militaire

catastrophique dans la région. Pour la dernière fois le serviteur Zhao Zhong (toujours joué par le clown) fait irruption en criant « Félicitations ! Félicitations ! » : grâce à la recommandation du gouverneur Wenxi a été promu au rang d'intendant, et son fils est envoyé aider aux approvisionnements avec le grade de préfet adjoint. Wenxi lui remet le *Juguan baojian*, naguère composé par son propre père, qui l'a tant aidé à chaque étape de sa propre carrière.

4

Cette belle histoire soulève toutes sortes de questions intéressantes. La première venant à l'esprit est la suivante : l'intrigue du *Juguan jian* est-elle purement imaginée — en dehors, s'entend, des événements historiques qui y ont été intégrés, comme la prise de Zhoushan par les Anglais — ou s'inspire-t-elle d'événements et de personnages réels ? Et pour commencer, est-il concevable que Huang Xieqing ait eu l'idée de son argument après avoir eu entre les mains un véritable *Miroir précieux du fonctionnaire*, composé par quelque fonctionnaire du XIX^e siècle dont la carrière aurait été proche de celle de Wang Dingheng ou de Wang Wenxi ?

Nous verrons tout à l'heure que cela pourrait bien avoir été le cas, encore que je n'aie pour le moment pas eu la chance de tomber sur un tel texte. Cela étant, ma recherche d'un possible modèle est partie non du *Miroir précieux*, mais du héros de la pièce, Wang Wenxi. Un détail de la carrière de Wang Wenxi, dont le déroulement est par ailleurs relaté de façon très précise, ne laisse pas d'intriguer : c'est qu'il l'a commencée sans avoir passé le moindre examen et que nous sommes laissés dans l'ignorance des qualifications qui lui ont permis de devenir fonctionnaire dans l'administration du sel au Zhejiang. Tous les autres personnages de la pièce occupant des fonctions officielles prennent au contraire soin de préciser leur statut académique. On est donc tenté de se demander si la discrétion de Huang Xieqing sur ce point ne viendrait pas du fait qu'il lui fallait, pour une raison ou pour une autre, être en effet discret. On sait qu'en l'absence d'un titre de licencié ou de docteur on ne pouvait accéder à la carrière bureaucratique que par la voie vénale : or, le milieu lettré n'était pas dénué de préjugés à l'encontre des fonctionnaires, pourtant nombreux sous les

Qing, qui avaient débuté en achetant un rang ou une charge ; si bien qu'on peut imaginer que, s'il y a effectivement eu un vrai Wang Wenxi, et qu'il était passé par la voie vénale, il eût été embarrassant pour Huang Xieqing soit de le dire, soit de pourvoir son héros d'un titre académique que son modèle ne possédait pas.

C'est en partant de là que je suis allé consulter la monographie locale de Houguan, la sous-préfecture du Fujian dont Wang Wenxi est supposé être originaire, en me demandant si d'aventure on n'y rencontrerait pas un Wang Dingheng ou un Wang Wenxi ayant eu une carrière analogue à celle du héros de la pièce. Ce n'est pas le cas, mais j'y ai trouvé un autre Wang, dont le prénom est Youling (*zi Xuexuan*) et dont les débuts dans l'administration semblaient correspondre exactement à ceux de Wang Wenxi ; et la ressemblance des parcours s'est avérée plus grande encore lorsque je me suis reporté aux biographies plus détaillées de Wang Youling qu'on trouve dans divers recueils — car le personnage a eu une carrière relativement importante ⁵⁵.

Comme le héros de la pièce, Wang Youling a débuté dans les fonctions modestes de commissaire de la gabelle (*yan dashi*) au Zhejiang (la date n'est pas donnée, mais il doit s'agir du début des années 1840). De là, toujours comme Wang Wenxi, il est nommé magistrat de Cixi (en 1844), puis de Zhenhai ; en 1847 il occupe, avec le rang de préfet adjoint (*tongzhi*), le poste de magistrat de Yinxian, la sous-préfecture qui a son siège à Ningbo (on a vu qu'une allusion dans le *Juguan jian* fait également passer Wang Wenxi par Ningbo), puis celui de Dinghai (les îles Zhoushan), où il combat la piraterie — celui-là n'apparaît pas dans le cursus du personnage de la pièce ⁵⁶ ; en 1848 il est transféré à Renhe (Hangzhou). Après les trois années

55 Cf. *Qingshi liezhuan*, 43/21a-23a ; *Xu beizhuan ji*, 57/12a-14b. Voir aussi l'esquisse biographique dans *Houguan xian xiangtuzhi* [1903], 4/49b-50a. L'existence de Wang Youling, dont je démontre ci-dessous qu'il a inspiré la carrière de Wang Wenxi dans ses moindres détails, a complètement échappé à Jiang Xingyu. Dans le paragraphe de son « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" » consacré au *Juguan jian* (p. 220-222), Jiang se contente de dire que Huang Xieqing a peut-être combiné dans son récit plusieurs événements réels sans relations entre eux.

56 La chronologie des charges assumées effectivement par Wang Youling (et non

réglementaires de deuil à la suite du décès de son père (1849-1852) il reçoit les sceaux de la préfecture de Huzhou (encore comme Wang Wenxi), où il doit faire face à une révolte antifiscale — menée, en l'occurrence, par un moine —, et s'occupe des transports par mer (en 1854) avant d'être promu préfet de Hangzhou en 1855, puis intendant de circuit, de nouveau comme notre héros à la dernière scène du *Juguan jian*. Mais la carrière de Wang Youling ne s'arrête pas là : dès 1856 il est chargé des fonctions de juge provincial au Zhejiang, puis envoyé à Shanghai s'occuper des douanes maritimes, où il aurait fait merveille et où il gagne ses galons de trésorier provincial (en 1858) ; au moment de la première prise de Hangzhou par les Taiping, en 1860, il est revenu au Zhejiang, où il occupe les fonctions de gouverneur, dans lesquelles il est bientôt titularisé. On l'a vu, ce sont des temps difficiles pour le Zhejiang : la pression des Taiping se fait de moins en moins résistible et, le 28 décembre 1861, les troupes de Li Xiucheng

pas seulement comme titulaire) présente quelques contradictions mineures selon les sources. Sa biographie officielle (celle du *Qingshi liezhuan*) le fait nommer à Cixi en 1845 et à Yinxian en 1847 (après s'être apparemment déjà occupé de la reconstruction de Ningbo saccagée par les Anglais) ; d'après *Cixi xianzhi* (1899), 16/38b-39a, il aurait été magistrat à Cixi entre le 8^e mois lunaire de 1845 et le 7^e mois de 1846, et de nouveau entre 2^e mois 1847 et le 2^e mois 1848 (dans cette monographie la liste des magistrats, tant les titulaires que les suppléants, est remarquablement précise, donnant leurs dates de présence au jour près). En fait sa suppléance à Yinxian semble faire suite immédiatement à son premier séjour à Cixi, en 1846, et n'avoir duré que deux mois : cf. *Yinxian zhi* (1873), 18/38b. Sa magistrature à Zhenhai n'est pas mentionnée dans sa biographie officielle, mais elle l'est dans celle du *Xu beizhuan ji*, et elle est confirmée par *Zhenhai xianzhi* (1879), 15/33b, où il apparaît dans la liste des magistrats vers la fin du règne de Daoguang. Il semble que Wang Youling ait été à Dinghai (Zhoushan) comme suppléant (*shu*) en 1847-1848, mais que, bien qu'il y ait été de nouveau nommé à la fin de son deuil, cette fois-ci comme titulaire et avec le titre de préfet adjoint — depuis 1841 Dinghai avait rang de département spécial (*zhili ting*) — il n'ait pas rejoint le poste et ait été mis à la place en charge de la préfecture de Huzhou. La seule mention de Wang Youling dans *Dinghai xianzhi* (1923), 11/2a, correspond à ce poste de préfet adjoint, pas ou à peine occupé, au début de l'ère Xianfeng (il n'y a pas de date précise).

réussissent enfin à s'emparer de Hangzhou et à y rester. Le gouverneur Wang Youling se donne la mort pendant l'assaut ; il recevra de la cour l'appellation posthume Zhuangmin.

D'autres détails que je ne puis tous mentionner ici semblent encore donner de la vraisemblance à l'hypothèse selon laquelle Wang Youling aurait été pris pour modèle par l'auteur du *Juguan jian*. Comme Wang Dingheng dans la pièce, son père, Wang Xie, a été fonctionnaire local au Yunnan avec le rang de préfet adjoint, avant d'être promu préfet de Pingliang, au Gansu, toujours comme Wang Dingheng — mais celui-ci, comme nous l'avons vu, avait préféré démissionner pour aller rejoindre son fils au Zhejiang. La différence, cependant, c'est que, dans la réalité, Wang père pourrait bien avoir commencé sa carrière quelques années *après* que son fils Wang Youling a été nommé dans l'administration de la gabelle et alors qu'il s'était déjà distingué comme magistrat⁵⁷. À supposer que cela soit en effet le cas⁵⁸, et que Wang Youling soit réellement le modèle de Wang Wenxi (ce qui, on va le voir de suite, ne fait en fin de compte aucun doute), peut-être cette différence de détail tient-elle, de nouveau, à un souci de décorum : il est plus dans l'ordre des choses de suivre le modèle de son père que l'inverse. Et ce, d'autant que la carrière des « vrais » Wang, fils et presque certainement père, a bien débuté sous le signe de l'argent, et non des distinctions académiques.

Dans la pièce les qualifications de Wang Wenxi sont pudiquement passées sous silence ; pour sa part, son père précise à un moment que lui-

57 La notice sur Wang Youling dans *Houguan xian xiangtuzhi* dit que la carrière de son père a inclus les postes de préfet adjoint à Qiaojia (dépendant de la préfecture de Dongchuan au Yunnan) et de préfet à Pingliang (au Gansu), mais ne souffle mot de charges antérieures, ni d'éventuelles qualifications académiques. Il est mentionné dans *Qiaojia xianzhi* (1942), 3/224, comme ayant été en poste du 7^e mois lunaire de 1846 au 4^e mois de 1847.

58 La seule suggestion en sens contraire est une note du poème de Huang Xieqing que j'introduirai dans un moment, où il est dit que Wang Youling a « suivi son père en poste au Yunnan » (comme Wang Wenxi, donc) avant de commencer sa propre carrière. Cela supposerait que Wang père ait été en poste au Yunnan plusieurs années avant d'être nommé à Qiaojia.

même a été nommé au Yunnan par la procédure du « grand choix » (*datiao*) réservée aux licenciés méritants ayant raté l'examen du doctorat au moins trois fois ⁵⁹. En revanche, les biographies de Wang Youling ne cherchent pas à cacher qu'il avait acheté un titre d'« étudiant impérial » (*jiansheng*), et qu'il avait également obtenu son poste de commissaire de la gabelle en échange d'une contribution (encore bien plus élevée, faut-il supposer, que celle qu'il avait dû payer pour son titre de *jiansheng*). Quant à son père, Wang Xie, il n'est dit nulle part qu'il a passé le moindre examen. Toute la carrière de Wang Youling semble d'ailleurs s'être déroulée sous le signe de la finance et des contributions (*juan*), dont le gouvernement avait en effet un besoin vital en ces temps troublés — tant les contributions qu'il a faites en son propre nom que celles qu'il semble avoir été particulièrement actif et efficace pour mobiliser parmi la population et les notables, non d'ailleurs sans rencontrer quelques difficultés, comme on verra. Au reste, lorsqu'il est recommandé à la cour par le gouverneur du Zhejiang, au moment où, comme le héros de la pièce, il est en charge de Huzhou, la raison invoquée est bien qu'il a contribué de ses propres deniers à l'approvisionnement des armées : ce ne sont pas les vertus éminentes dont le gouverneur He entonne le catalogue à la scène 19 de *Juguan jian* ⁶⁰.

Il faut donc croire que la famille de Wang Youling était très riche, ou alors que lui-même s'était arrangé pour le devenir. Ce genre de détail n'est évidemment pas abordé dans la pièce. Mais Wang Youling semble aussi avoir été un bon fonctionnaire local. Il a droit à une notice particulière dans la liste des magistrats de la monographie de Cixi (alors que, comme dans toutes les monographies, la plupart n'ont droit qu'à leur nom et à la date de leur nomination), notice dans laquelle on lui attribue nombre de traits ou d'actions typiques du fonctionnaire modèle qui sait agir sur la moralité de ses ouailles comme sur leur environnement : il interdit l'abattage illégal des bêtes de trait, fait reconstruire le *yamen* de Cixi, qui avait été détruit

59 Cf. *Juguan jian*, 1/16a.

60 Ce gouverneur He, dont le prénom est Dengyu, est manifestement une allusion au gouverneur du Zhejiang qui a effectivement recommandé Wang Youling, un certain He Guiqing, nommé au 9^e mois 1854 et en fonctions jusqu'au 11^e mois 1856.

par les Anglais, calligraphie de sa propre main une « stèle d'admonestation » (*jieshi*) afin de se tenir lui-même en état d'alerte mentale, surveille en personne les efforts des étudiants de l'école confucéenne, supervise la plantation d'arbres, résoud des conflits dans l'irrigation, etc....⁶¹

En bref, au vu des seules données biographiques citées à l'instant il existerait déjà de fortes présomptions pour que Wang Youling ait servi de modèle au héros du *Juguan jian*. Mais pourquoi lui, et quelles ont pu être ses relations avec Huang Xieqing ? Le nom de Wang Youling n'apparaît qu'une seule fois dans la biographie chronologique composée par Lu Eting : c'est lui qui, comme gouverneur du Zhejiang, accueille à Hangzhou Huang et sa famille pendant leur errance après la prise de Haiyan par les Taiping⁶² ; il faut donc croire qu'ils se connaissaient. Mais Lu Eting ne nous dit rien de plus de leurs relations, et il ne fait pas la moindre allusion au fait que Wang Youling ait pu servir de modèle au Wang Wenxi de *Juguan jian*⁶³.

En revanche ce dernier point apparaît clairement établi par deux autres sources. La première — dont j'ignorais en fait l'existence jusqu'au moment de rédiger cet article — est un long poème composé par Huang Xieqing lui-même, semble-t-il pour célébrer l'anniversaire de Wang Youling et de son épouse⁶⁴. Le poème proprement dit est rédigé dans un style passablement alambiqué et allusif, mais il est parsemé de notes explicatives résumant les principaux événements de la vie professionnelle de Wang Youling, dont le parallélisme avec celle de Wang Wenxi dans le *Juguan jian* apparaît ici presque parfait : jeunesse au Yunnan, remise d'un manuel de fonctionnaire rédigé par son père, appelé *Juguan jian*, nomination comme

61 Cf. *Cixi xianzhi*, 23/39b-40a.

62 Cf. *Nianpu*, p. 134.

63 La mention de *Juguan jian* dans le *Nianpu* (p. 130) figure à la fin de l'année 1854 : la pièce a dû être composée « à peu près à ce moment » ; Lu Eting se contente de dire que la carrière de fonctionnaire modèle de Wang Wenxi permet à Huang Xieqing d'exprimer sa propre frustration de n'avoir pu servir dans l'administration.

64 « Wang Xuexuan fangbo (Youling) wushi shuangshou wupai yibai yun », *Yiqing lou shi xuji*, 1/6a-8b. Je dois à Wilt Idema d'avoir localisé ce texte et de m'en avoir fait parvenir une copie.

commissaire de la gabelle, livraison de vivres à Dinghai assiégée, nomination à Cixi, répression de la piraterie et de la sorcellerie (ces deux exploits sont rattachés à la magistrature de Wang Youling à Ningbo), conflit avec son supérieur pour secourir les victimes des inondations à Renhe (cela se passe en 1849, qui est en effet une année de précipitations catastrophiques au Jiangnan et dans toute la vallée du Yangzi), encouragement des études confucéennes à Huzhou, où il s'empare également d'un bandit nommé Kuaima Zhang San, organisation de la défense lorsqu'il est préfet de Hangzhou...

La suite de la carrière de Wang Youling dans le poème sort des limites chronologiques de *Juguan jian* : il est nommé intendant des grains au Yunnan (où nous savons par ailleurs qu'il n'est pas allé, car ses protecteurs avaient trop besoin de lui au Zhejiang), puis au Jiangsu, où il contribue puissamment au financement des armées qui combattent les Taiping. Le poème s'arrête là et doit donc être antérieur à son retour au Zhejiang en 1858 ou 1859. Il est difficile de décider dans tout cela ce qui est exact et ce qui est enjolivé ; mais ce poème établit trois choses de façon certaine : que Wang Youling et Huang Xieqing étaient suffisamment liés pour que le second ait pu dédier un poème au premier ; que la carrière de Wang Youling, telle que la célèbre ce poème, a effectivement servi de modèle pour le *Juguan jian*⁶⁵ ; enfin, que la pièce date du moment où Wang Youling, préfet de Hangzhou, est nommé à un poste d'intendant, c'est-à-dire 1855 ou 1856, puisque c'est là que s'arrête l'évocation de la carrière de Wang Wenxi⁶⁶.

La seconde source dont je parlais est très différente. Il s'agit d'une collection de *Petites biographies de personnalités modernes* en trois

65 Le seul ouvrage moderne sur l'histoire du théâtre à mentionner ce point est Liang Shu'an et Yao Kefu, *Zhongguo jindai chuanqi zaju jingyan lu*, p. 16, qui affirme aussi que les « vrais » Wang se transmettaient en famille un manuel ayant pour titre, précisément, *Juguan baojian* (la source est probablement le poème cité à l'instant).

66 La date exacte varie selon qu'on prend en compte la désignation de Wang Youling comme « faisant fonction » d'intendant alors que son poste principal est préfet de Hangzhou (en 1855) ou sa nomination formelle au poste d'intendant des grains du Yunnan (en 1856), où il ne s'est d'ailleurs pas rendu.

fascicules, publiée à Shanghai en 1919 par un auteur s'abritant derrière le pseudonyme Woqiu Zhongzi⁶⁷. À en croire sa préface, ces biographies représentent ce qui a pu être sauvé des notes prises au cours de trente années d'enquêtes sur des personnalités du passé récent ou sur des contemporains⁶⁸, perdues dans un incendie en 1906. Ces notes étaient avant tout basées sur les informations recueillies par l'auteur en personne : il s'agit donc d'un ouvrage appartenant à la catégorie des « choses vues et entendues » (*jianwen*), ce qui en diminue le sérieux si l'on s'en tient aux canons de l'historiographie officielle, mais en accroît certainement l'intérêt si l'on souhaite aller au delà des représentations conventionnelles véhiculées par les genres biographiques nobles et se faire une idée de l'image laissée par les personnalités concernées dans la mémoire de leurs contemporains ou des générations immédiatement postérieures⁶⁹.

Les *Petites biographies* incluent une entrée sur Wang Youling (dans la catégorie « fonctionnaires ») et une autre sur Huang Xieqing (dans la catégorie « lettres »)⁷⁰. Celle sur Huang Xieqing, après avoir émis un jugement mitigé sur son art, passe directement à ses relations avec Wang Youling :

67 Woqiu Zhongzi, *Jindai mingren xiaozhuan*. Mes remerciements à M^{lle} Ting Ching-fang pour avoir attiré mon attention sur cet ouvrage. Le même Woqiu Zhongzi est l'auteur d'un pamphlet au vitriol décrivant administration par administration la corruption et les abus au début de la République, intitulé *Minguo shinian guanliao fubai shi*.

68 L'auteur annonce comme étant sous presse un second volume consacré à des personnages encore en vie, intitulé *Dangdai mingren xiaozhuan*.

69 L'auteur emploie le terme *jianwen* dans sa préface et insiste sur le désir qui l'animait de préserver la mémoire des personnes sur lesquelles il enquêtait de l'étroitesse du jugement de l'histoire officielle ; il dit aussi ne pas vouloir faire exactement la même chose que les auteurs d'« épitaphes flatteuses » — dont celles qu'on trouve dans un recueil comme le *Beizhuan ji* et ses suites sont un bon exemple.

70 Cf. *Jindai mingren xiaozhuan*, fasc. 2 (*guanli*), p. 83, et fasc. 3 (*wenyuan*), p. 52-53.

Dans sa jeunesse, sa pauvreté l'obligea à aller chercher des emplois de conseiller technique dans les quatre directions (*youmu sifang*). Wang Youling, alors préfet de Hangzhou, appréciait son talent et le fit venir comme secrétaire (*jishi*). Il l'aida à plusieurs reprises de ses deniers pour financer ses ouvrages. Aussi Huang lui en fut-il reconnaissant jusqu'à son dernier jour. Son œuvre *Juguan jian* a été créée pour Wang Youling.

Comme nous l'avons vu, la biographie chronologique de Lu Eting ne dit rien de telles relations entre Wang Youling et Huang Xieqing : elle fait seulement état d'une invitation du premier au second pour qu'il vienne le rejoindre en 1861, alors qu'il était gouverneur du Zhejiang, et mentionne *Juguan jian* sous l'année 1854, sans connexion avec Wang Youling. Pendant la période où ce dernier était préfet de Hangzhou (1855-1856), elle fait état d'un bref voyage de Huang Xieqing dans cette ville en 1855, tandis qu'en 1856 il « réside chez lui ». Quant aux fonctions de « secrétaire privé » (*muyou*) qu'il aurait remplies — et qui dans son cas devaient plutôt être celles d'une sorte de « lettré résident », comme les hauts fonctionnaires de la fin du XVIII^e siècle ou du XIX^e aimaient à en patronner —, Lu Eting ne mentionne qu'un seul employeur, un certain Li Benren, à Ganzhou au Jiangxi en 1848, puis à Anqing au Anhui en 1851⁷¹.

L'entrée sur Wang Youling dans les *Petites biographies de personnalités modernes* introduit elle aussi des éléments qu'on ne trouve guère dans ses biographies officielles. À l'en croire, la rapidité de sa carrière (de commissaire de la gabelle à gouverneur du Zhejiang, alors qu'il n'a que quarante ans, en une dizaine d'années) s'expliquerait entièrement par l'appui de He Guiqing, mais c'est évidemment une exagération : He n'a été gouverneur qu'au milieu des années 1850 et Wang a mis près de vingt ans à faire le parcours (de l'époque de la guerre de l'Opium à 1860). En outre il est décrit comme hautement compétent — pendant son temps comme

71 Cf. *Nianpu*, p. 127-128. Jiang, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 207, mentionne le séjour à Ganzhou : en-dehors de sa collaboration à la compilation d'une monographie locale, Huang semble avoir surtout servi de compagnon à Li Benren à l'occasion de banquets accompagnés de musique au Jardin des tuiles vernissées (Piyuan), un *scenic spot* de Ganzhou que Li avait mis tous ses soins à réaménager.

préfet de Hangzhou il passait pour incollable sur les problèmes spécifiques de chaque sous-préfecture du Zhejiang — et en même temps très conscient de sa valeur et fameusement arrogant. Et il est clair qu'il avait des ennemis.

Là-dessus c'est en fait la biographie du *Xu beizhuan ji* qui est la plus détaillée. Comme on l'a vu, Wang Youling semble avoir eu un certain génie pour extorquer aux populations des contributions à l'effort de guerre ; mais ses campagnes de *fund-raising* n'étaient pas sans susciter des résistances, et d'abord de la part des « familles puissantes » qu'il lui fallait aller convaincre en personne. Or, est-il expliqué,

[M. Wang] était d'un naturel hautain et appréciait particulièrement peu les lettrés titulaires du doctorat. Quand d'aucuns essayaient de le gêner il se mettait incontinent à les injurier : « Qu'est-ce que de minables confucéens peuvent comprendre aux tâches que nous devons affronter ? Pourquoi faut-il qu'avec vos petits talents appris pour passer les examens vous veniez jeter la confusion dans les affaires importantes dont votre aîné a la responsabilité ? » Pour de telles remarques ces gens, qui avaient le même rang que lui, le fusillaient du regard.⁷²

À ce moment Wang, qui est préfet de Hangzhou, peut compter sur l'appui de son protecteur He Guiqing. Mais plus tard, lorsqu'il reviendra au Zhejiang comme gouverneur, il sera dénoncé au trône à plusieurs reprises, non seulement pour certaines défaites militaires, mais aussi pour les excès de ses campagnes de mobilisation des ressources locales et pour l'animosité qu'elles auraient entretenue parmi les élites du Zhejiang. En fin de compte il sera cassé de sa charge tout en conservant ses fonctions (*gezhi liuren*) : on peut en effet imaginer que dans la situation désespérée où se trouvait alors la province il eût été difficile de le renvoyer purement et simplement. On voit dans sa biographie officielle qu'au lendemain de sa mort pendant

72 *Xu beizhuan ji*, 57/12b. On rencontre d'autres cas de hauts fonctionnaires entrés dans la carrière par la voie vénale et connus pour ne pas manquer une occasion de manifester leur hargne envers leurs subordonnés titrés, qu'ils considèrent comme des érudits prétentieux. Tian Wenjing, par exemple, qui était l'un des gouverneurs favoris de l'empereur Yongzheng, et qui était en général une terreur pour ses subordonnés, aimait spécialement s'en prendre aux « intellectuels » (*dushuren*).

l'assaut des Taiping sur Hangzhou un édit impérial ordonne à une commission de hauts fonctionnaires composée de Zeng Guofan, Qingduan et Zuo Zongtang d'enquêter sur tout cela ; leur conclusion est que sous le gouvernorat de Wang Youling « les relations entre l'administration et la *gentry* n'étaient pas harmonieuses » et qu'en outre « il n'avait pas été capable de contrôler les troupes et les milices, et que la situation en avait été compromise ». Eu égard à sa défense héroïque de Hangzhou et à sa fin tragique un édit impérial de 1862 le réinstalle néanmoins dans ses titres et lui accorde divers honneurs posthumes ⁷³.

La « petite biographie » de Woqiu Zhongzi ne donne pas tous ces détails, mais elle nous dit qu'après la chute de Hangzhou et le suicide de Wang Youling certains dénoncèrent sa négligence et ses erreurs dans la défense de la ville — alors que ses biographies conventionnelles s'étendent au contraire sur son activité infatigable pour mobiliser la population et renforcer les défenses pendant les deux mois où Hangzhou s'était retrouvée affamée par les Taiping et coupée de tout renfort —, et qu'ils tentèrent de lui faire retirer les distinctions posthumes conférées par la cour, mais en vain. Et elle ajoute ceci, qui implique en effet quelque relâchement au moment le plus critique :

Youling aimait à s'entourer de lettrés talentueux et à entretenir des chanteuses. Alors que la ville assiégée était en état d'alerte, il réussit encore à organiser un banquet où il convia ses « amis de tente » et où il ordonna à ses acteurs de lui chanter du *Kunqu*. La boisson aidant, il se leva et se mit à jouer lui-même. « Zhang Xun nourrit ses officiers » (*Zhang Xun xiang shi*). La musique, stridente, s'enflait ; ses invités devinrent livides. Le lendemain la ville tombait. ⁷⁴

73 Cf. *Qingshi liezhuan*, 43/22a-23a. L'auteur exact de ces édits impériaux reste incertain, puisqu'à cette date l'empereur Xianfeng était déjà mort et que son successeur n'était qu'un enfant.

74 L'allusion est claire et l'assistance a en effet quelque raison de « devenir livide ». Zhang Xun était un général des Tang qui combattit avec succès la rébellion de An Lushan, jusqu'au jour où il périt pendant l'assaut de la ville de Suiyang par les rebelles parce qu'on lui avait refusé du renfort. La pièce dont Wang Youling se prend à jouer une scène est probablement *Zhang Xun Xu Yuan shuangzhong ji* (La double loyauté de Zhang Xun et Xu Yuan), un *chuanqi* attribué à Yao

L'amour du *Kunqu*, toujours. À ce propos je ne puis m'empêcher de donner l'extrait suivant d'un manuel administratif souvent cité, datant du milieu du XVIII^e siècle, le *Zuoli yaoyan* (Propos importants sur le métier de fonctionnaire) de Ye Zhen, qui met sévèrement en garde contre le théâtre dans les *yamen* :

Lorsqu'on est fonctionnaire, l'amour des représentations théâtrales est tout à fait contraire à la bonne marche des affaires administratives. Il faut savoir qu'il y a une foule de choses que le peuple attend de nous. Un jour de plus à banqueter et écouter de la musique au *yamen*, c'est un autre jour de souffrances pour ceux qui vivent au dehors! Sans compter les jours et les nuits qu'on y gaspille, le salaire qu'on engloutit, les êtres vivants [qu'on massacre] à la cuisine, les serveurs qu'on fait travailler pour servir les invités et tout mettre en place... En plus tout le monde accourt dans cet endroit plein de chahut, les feux et les lampes peuvent causer des accidents, esclaves et malfaiteurs se glissent facilement dans ces réunions ; ce n'en est que plus nuisible, pour les autres comme pour nous-mêmes.⁷⁵

Voilà certes le genre d'avis rigoureux qu'on devait trouver dans le *Juguan baojian*. Il me semble en tout cas renvoyer assez joliment à la distance qui séparait Wang Youling de son double mis en scène par Huang Xieqing : le premier avec toutes ses faiblesses, mais aussi son côté flamboyant⁷⁶ et ses talents manifestes de bureaucrate et d'homme d'action ; le second possédant

Maoliang des Ming. La ville assiégée en est réduite au cannibalisme. La concubine de Zhang Xun s'immole pour nourrir de sa propre chair les officiers de la garnison, qui en fait refusent le festin. À la fin de la pièce les défenseurs sont massacrés jusqu'au dernier, mais leurs fantômes vont causer bien du trouble à l'ennemi. Mes remerciements à Wilt Idema pour avoir identifié la pièce et m'en avoir communiqué le texte.

75 Cité ici d'après le *Guanmu tongzhou lu* (Fonctionnaires et secrétaires sont dans le même bateau), éd. 1886, 1/29a. Ye Zhen était un docteur de la promotion 1748. Dans toutes les éditions que j'ai vues du *Zuoli yaoyan* les paragraphes successifs de l'auteur sont suivis d'amplifications dues à un certain intendant Zhu Chun, le tout étant précédé d'une préface admirative du fameux Chen Hongmou, datée de 1764.

76 Sa biographie sur stèle nous dit qu'il était de haute taille avec un visage rubicond,

les mêmes qualités professionnelles, mais transformé en un terne parangon de vertu administrative et domestique.

5

Car tel est bien l'objet du *chuanqi* de Huang Xieqing inspiré par Wang Youling et peut-être, qui sait, commandé par lui : la vertu administrative portée au théâtre. *Juguan jian* met en œuvre une forme littéraire complexe et hautement élaborée pour faire passer un message simple, à la fois très idéologique et tout à fait enraciné dans les problèmes concrets du gouvernement à la chinoise. Ce message — hormis les circonstances particulières de la guerre de l'Opium, sur lesquelles je reviendrai plus bas —, c'est celui qu'on trouve dans la plupart des manuels pour fonctionnaires de format « standard », dont les premiers exemples remontent aux Song et qui combinent en proportion variable les conseils relatifs au comportement personnel du magistrat (il s'agit presque toujours de manuels pour magistrats) et les données pratiques sur le travail administratif proprement dit. On trouve de tout cela dans la pièce, mais sous une forme qui ne pouvait être qu'excessivement stylisée eu égard aux impératifs littéraires et scéniques du genre ; et l'on peut imaginer que ces mêmes éléments se retrouvaient sous leur forme conventionnelle et pratique dans le manuel qui lui a donné son titre (s'il a jamais existé). Ce qui est dit du *Juguan baojian* évoque en effet d'innombrables « vrais » manuels administratifs : l'ouvrage a été composé par un fonctionnaire local (le père de Wang Wenxi) sur la base de son expérience personnelle, les valeurs qui le fondent sont la loyauté envers la dynastie et la piété filiale — le service efficient de l'État et la défense des vertus confucéennes de base —, et il abonde en conseils concrets ; c'est d'ailleurs ce que proclame Wang Dingheng en personne lorsqu'il remet l'ouvrage à son fils au cours de la première scène : « Tout ce qui concerne l'emploi des personnes (*yongren*), l'administration (*xingzheng*), la protection des honnêtes gens (*anliang*) et la répression de la violence (*jibao*) — tout est là, et en détail ! »

qu'il aimait la musique et les femmes, et qu'il était d'un naturel excessif et peu enclin à s'embarasser de détails (*Xu beizhuan ji*, 57/14a).

La transmission de ces excellents avis d'une génération à l'autre à l'intérieur d'une famille de serviteurs de l'État est elle aussi un trait typique. Sous les Qing, surtout, il est fréquent que l'auteur du manuel explique dans sa préface qu'il l'a composé « à l'intention de ses fils et de ses petits-fils », ou simplement pour les « jeunes de la famille » (les *zidi*). On trouve aussi des titres introduits par des préfaces de fils, de petit-fils ou de neveux de l'auteur expliquant qu'avant sa publication le manuscrit de l'ouvrage était conservé dans la famille, qu'il leur avait été d'une aide inestimable pour leurs propres carrières, et que ce n'était qu'à la demande pressante du public et pour éviter la multiplication des copies manuscrites fautives qu'on s'était décidé à le « confier au graveur ». La transmission intergénérationnelle du savoir administratif — plus largement, de la « culture administrative » — est un modèle extrêmement répandu dans la Chine impériale tardive : non seulement par l'intermédiaire de la littérature spécialisée évoquée à l'instant, mais aussi (et probablement encore plus) par la fréquentation dès leur plus jeune âge de l'univers des *yamen* par des fils ou des neveux voyageant de poste en poste avec un père ou un oncle fonctionnaire et se trouvant ainsi en position d'apprendre le métier sur le tas en qualité d'assistants officieux, longtemps avant qu'eux-mêmes aient l'occasion d'exercer de véritables responsabilités administratives. Tel est bien le cas de Wang Wenxi dans *Juguan jian*, et c'est d'ailleurs ainsi qu'il se présente au public dès la première scène⁷⁷. Dans ce genre de configuration la piété filiale et la compétence professionnelle s'étaient en quelque sorte l'une l'autre : là encore, c'est un message que ne cesse de réitérer la pièce.

Celle-ci révèle bien d'autres traits caractéristiques de la vie de l'administrateur. Ainsi, la nostalgie de la famille dont on reste coupé pendant de longues périodes (voir par exemple la scène 7), valorisée ici comme un sacrifice que l'on consent pour le service du pays : c'est ce qu'énonce Wang Dingheng à la scène 1 lorsqu'il houspille un Wang Wenxi guère enthousiaste pour qu'il rejoigne son poste au plus vite. Plus intéressante peut-être est la frustration qu'éprouve le magistrat activiste, dont la passion est de « servir

77 « Le modeste étudiant que je suis a reçu le bénéfice de l'enseignement paternel et connaît sommairement l'administration (*cushi guanfang*)... »

le peuple » (*wu min*), contraint de quitter trop tôt un poste où il a travaillé dur pour améliorer les circonstances de ses administrés et pour établir avec eux des relations de confiance ou même d'affection (scène 9). Ce n'est certes pas le genre de sentiment qui risque de guetter le type de fonctionnaire soucieux avant tout d'éviter les problèmes et d'abord intéressé par la rentabilité du poste qui lui est échu, si souvent dénoncé dans les édits des empereurs mandchous.

Il est vrai que la gestion du personnel et des nominations dans les provinces chinoises au XIX^e siècle semble avoir été assez systématiquement contraire au genre d'approfondissement des relations entre un fonctionnaire « père et mère » et sa population, de longue familiarisation avec les problèmes propres à une localité (les « choses à entreprendre ou à éradiquer », *xingchu shiyi*⁷⁸), préconisé par maint réformateur — ou « améliorateur » — au XVIII^e siècle en particulier, pour que l'administration locale ait un impact véritable. On a parfois l'impression que les magistrats ne cessaient de courir d'un endroit à l'autre, particulièrement ceux qui s'étaient acquis une réputation d'efficacité : les gouverneurs avaient la latitude de les faire tourner entre les postes les plus difficiles de la province pour régler les problèmes au coup par coup ou de les détacher de leur poste pour s'acquitter de diverses missions *ad hoc*, ce qui se traduisait dans certaines localités par une succession d'intérimaires⁷⁹. En bref, à l'époque de Huang Xieqing et de Wang Youling, le modèle standard de la titularisation pour un terme de trois ans, que certains au milieu du XVIII^e siècle ont même préconisé d'allonger à deux ou trois termes afin de permettre aux magistrats

78 J'ai développé ce point dans mon article « The 1744 Annual Audits of Magistrate Activity and their Fate ».

79 Voir l'excellente étude de Robert N. Weiss, « Flexibility in Provincial Government on the Eve of the Taiping Rebellion », qui porte sur le Hunan entre 1800 et 1850 et se fonde sur une analyse serrée des archives conservées au Musée de l'Ancien Palais à Taipei. D'après lui les déplacements pour mission et le système des « suppléances » (*shu*) avaient pour effet de faire passer aux magistrats beaucoup moins de temps dans leurs postes que ne le suggèrent les monographies locales ou les annuaires de fonctionnaires (les *Jinshen quanshu*) dont on s'est servi pour faire certaines estimations sur la durée des affectations (p. 15-17).

d'entreprendre des réformes sérieuses et à la hiérarchie d'évaluer leurs résultats, ne semble pas avoir souvent correspondu à la réalité sur le terrain. Ce qu'on arrive à reconstituer de la carrière de magistrat et de préfet de Wang Youling en est un bon exemple, et d'autant plus typique que cette carrière s'est déroulée à une époque très agitée et dans une région exposée au choc de crises successives, où par conséquent le travail d'« éducation » et de réforme à long terme, dans lequel un fonctionnaire modèle pouvait donner toute sa mesure, n'était pas vraiment de saison.

Le Wang Wenxi de la pièce est bien sûr un fonctionnaire modèle. À la scène 12 il se fait décerner le compliment ultime par ses administrés, les pêcheurs de Zhenhai : c'est un « Ciel-pur » (*qingtian*), un paragon d'intégrité. Mais il exhibe bien d'autres vertus : le courage physique, une infatigable énergie, l'autorité sur le petit personnel, le savoir-faire administratif, l'esprit de décision et la rapidité dans l'action pour réprimer les troubles (ces dernières qualités sont mises en évidence à la scène 19 : « pas encore descendu de voiture » il s'était renseigné et avait localisé le « repaire » des bandits, et ses instructions pour les arrêter avaient été entourées de secret pour éviter les fuites). On relève encore son rationalisme — son attitude *no nonsense* — lorsqu'il est confronté à ce qu'on appellerait aujourd'hui les superstitions, comme dans l'affaire du chat à trois pattes manipulé par un sorcier taoïste (les commis de la sous-préfecture prennent tout cela pour argent comptant), ou lorsque des moines bouddhistes viennent le solliciter. Et finalement, il y a le fait qu'il est prêt à prendre des risques pour le bien des populations — entendons, des *risques administratifs* — et ne recule pas devant ses responsabilités.

Ce dernier point s'illustre de façon spectaculaire dans la scène 15, où Wang Wenxi s'affronte avec le trésorier provincial du Zhejiang lorsque celui-ci refuse de prendre sur lui de faire distribuer des secours d'urgence aux victimes des inondations. Le contraste entre les deux attitudes est dramatisé par le fait qu'en exigeant l'organisation de secours sans délai Wang Wenxi ne fait que suivre la volonté exprimée par le dieu du lieu. Le trésorier provincial symbolise, pour sa part, l'obstruction bureaucratique, le formalisme tatillon et la pusillanimité en présence des malheurs du peuple, du moins jusqu'au moment où Wenxi le « retourne » par sa force de conviction. En réalité, prendre des « initiatives individuelles » (*zhuanshan*),

c'est-à-dire sans demander les autorisations requises, pour sauver la population du désastre est un *topos* dans la littérature sur l'administration de la famine : en se précipitant au secours du peuple sans craindre de bousculer le règlement et au risque de compromettre sa carrière — ce que refuse ici de faire le trésorier provincial —, le fonctionnaire modèle est supposé agir en harmonie avec l'esprit d'humanité et de compassion du souverain ⁸⁰. Il est difficile de ne pas citer ici l'autobiographie professionnelle de Gao Tingyao (?-1830), un texte d'une richesse et d'un réalisme étonnants où l'on rencontre un épisode exactement parallèle au combat de Wang Wenxi contre un supérieur « hésitant » (*youyu*), plus soucieux de conformité administrative que d'humanité envers le peuple souffrant. Au début de 1803 Gao Tingyao, qui est alors un de ces préfets adjoints à tout faire envoyés par les autorités provinciales là où il y a des problèmes à régler, comme le sera un temps Wang Youling, a été chargé de réhabiliter la ville de Suzhou au Anhui, juste reprise par les troupes gouvernementales après avoir été mise à sac par des rebelles appartenant à une secte religieuse. Comme on lui a ordonné, en dépit de l'état de déréliction où se trouve l'endroit, de lever plus de quarante mille taels d'impôts normalement dus par Suzhou, il va protester bruyamment devant le gouverneur en arguant des inondations qui ont détruit la récolte d'automne et des combats qui ont fait fuir les gens, si bien qu'on ne peut espérer de récolte au printemps : il exige une exemption d'impôts, au moins un report, et finit par obtenir non sans mal que le gouverneur « prenne conscience » (*wu*) de la situation et envoie un mémoire au trône. L'exemption est accordée ⁸¹.

80 Voir pour quelques exemples P.-E. Will, *Bureaucratie et famine en Chine au 18^e siècle*, p. 81-82 et n. 11.

81 Cf. Gao Tingyao, *Huanyou jilüe* (Les tribulations d'un fonctionnaire), rééd. 1900, « biographie familiale » (*jiazhuan*), 1a-b, et 1/4a. Je n'ai pu pour le moment déterminer la nature de la secte en question. Gao Tingyao, dont la « biographie familiale » nous dit qu'il avait une voix de tonnerre avec laquelle il subjuguait ses interlocuteurs, se décrit lui-même comme n'hésitant jamais à entrer en conflit avec ses supérieurs pour la bonne cause.

Wang Wenxi apparaît dans *Juguan jian* comme l'antithèse de toutes les faiblesses qui passaient pour affliger l'administration de l'époque : non seulement l'incompétence et la corruption, mais aussi l'indifférence, la paresse et le refus de s'engager. Ce dernier défaut, on en trouve encore une belle dénonciation à la scène 19 lorsque son serviteur amène à Wang Wenxi les deux dangereux malfaiteurs présentés à la scène précédente en expliquant que le magistrat de la sous-préfecture où se trouve le siège de Huzhou, qui aurait dû les arrêter et les juger lui-même, n'a pas osé s'occuper dans son propre tribunal de bandits dont le langage est violent et dont les partisans sont nombreux. Wenxi renvoie les deux criminels au magistrat avec des ordres stricts pour qu'ils soient battus à mort, pour l'exemple⁸². Et de s'emporter devant ses deux conseillers, Qin Siguan et Zhao Boqi, contre ces fonctionnaires qui conduisent l'empire à la ruine en refusant de prendre leurs responsabilités⁸³ :

Ce que vous ignorez peut-être, grands frères, c'est qu'aujourd'hui toutes les difficultés qui affligent l'empire, tous ces rebelles qui se déchainent, eh bien, ce sont ces fonctionnaires indolents et couards qui ont nourri l'abcès, voilà les désastres qu'ils nous laissent en héritage (*yang yong yi huan*) ! Ils commencent par camoufler les faits de banditisme en cambriolages, parce qu'ils se font du souci pour leur notation ; et ensuite ils laissent les brigands martyriser le peuple à leur guise et sont incapables de rétablir l'ordre ! Lorsqu'on se souvient de l'origine des troubles, lorsqu'on songe aux difficultés du temps, il y a vraiment de quoi soupirer profondément ! **Ils ne savent pas protéger et nourrir le peuple, ni lui garder la vie sauve ! Au contraire : la chair des animaux nourris d'herbes et de grains, ils la donnent au hibou, au tigre qui dévore ses parents ! Comment les feux de la guerre s'éteindraient-ils de suite ? Être juste capable d'une administration routinière : qui sait comment cela se va finir ?**

82 Le serviteur qui les emmène (joué par le clown) : « Venez venez venez, suivez-moi ! Les tigres vivants que vous êtes allez vous transformer en tigres morts ! » Les bandits : « Allons allons, suivons-le ! Nous les vieux on va de nouveau être des petits jeunes ! »

83 Dans cette citation et celles qui suivent les passages en caractères gras correspondent aux parties chantées du texte, comme dans l'édition originale en chinois ; les indications d'air ont été omises.

Tout rejeter sur l'indolence et la timidité des magistrats est un lieu commun dans le discours politique des Qing, et l'on pourrait aligner à n'en plus finir les édits impériaux et les préfaces de manuels qui affirment que si chaque sous-préfet faisait son travail au lieu de trahir l'attente du souverain, l'empire serait en paix. À ce point du récit, Wang Wenxi a été promu aux fonctions de préfet : les magistrats sont donc ses subordonnés et il fait désormais partie de ceux pour qui il est naturel d'attribuer aux fonctionnaires de base tout ce qui ne va pas.

Un autre point intéressant dans *Juguan jian* est que notre héros n'est pas tout à fait abandonné à lui-même. Au cours des dernières scènes, surtout, il est assisté et conseillé par des individus dont la valeur morale, pour n'être pas aussi éminente que la sienne, n'en est pas moins digne d'admiration. De même que Wang Wenxi est l'incarnation du fonctionnaire modèle, Qin Siguan et Zhao Boqi incarnent à leur manière le conseiller privé (*muyou*) idéal : ce sont de vrais experts, et ils se montrent d'une loyauté à toute épreuve envers un patron qui leur inspire un immense respect mais qui leur parle d'égal à égal. En outre, ils n'ont pas froid aux yeux. Qin Siguan en particulier — qui est joué par le « jeune premier » — déambule d'un bout à l'autre de la pièce avec une allure qui n'est pas sans évoquer celle du chevalier errant, disparaissant et réapparaissant, parfaitement libre ; Zhao Boqi, pour sa part, a peut-être passé l'examen provincial, mais il n'en est pas moins réputé pour ses qualités martiales. (Un tel mélange des genres n'était pas exceptionnel à l'époque : n'oublions pas qu'on est en pleine guerre contre les Taiping.) Ces qualités de fidélité, de courage et surtout d'indépendance faisaient partie de l'« image de marque » des *muyou*, même si dans la vie réelle la plupart n'étaient que des administrateurs compétents mais ternes, non des redresseurs de torts dans la tradition du *Bord de l'eau*⁸⁴. Mieux, dans *Juguan jian* Qin Siguan et Zhao Boqi sont l'exact opposé de ces secrétaires privés pistonnés, intrigants et avides que l'on dénonce

84 Mais parfois des redresseurs d'injustices, du moins pour les conseillers judiciaires qui enquêtaient et rédigeaient des jugements au nom de leur patron. La comparaison entre les valeurs d'indépendance et de fidélité dont se targuait la profession et celles du chevalier errant (*yixia*) a été suggérée par Miyazaki Ichisada, « Shindai no shori to bakuyū », p. 339.

souvent au XIX^e siècle (et avant)⁸⁵, sans parler de ces littérateurs attachés comme « hôtes de tente » (*muke*) à la cour de certains hauts fonctionnaires, dont Huang Xieqing lui-même pourrait bien avoir été l'exemple dans l'entourage de Wang Youling ou de tel autre de ses collègues.

Enfin, un thème parcourt *Juguan jian*, encore que de façon relativement discrète, qui fait lui aussi partie intégrante du folklore bureaucratique : celui de la rétribution divine, autrement dit la doctrine des « causes et effets » (*yinguo*). L'idée qu'un bon administrateur est récompensé dans l'au-delà ou, plus typiquement, à travers la réussite de sa descendance, et que la cruauté et l'injustice sont punies de même, est omniprésente dans la littérature professionnelle. Suivant l'orientation philosophique des auteurs elle reste en arrière-plan, réduite à une vague vigilance du « Ciel », ou au contraire est mise au centre même du discours sur le bon gouvernement : tel est le cas des nombreux manuels dont tout ou partie est consacré à des adaptations à la vie du bureaucrate des « barèmes de mérites et de démérites » (*gongguo ge*) apparus à la fin des Ming⁸⁶. Ce type de comptabilité est bien sûr absent de *Juguan jian* ; mais le thème de la rétribution ne se manifeste pas moins dans la pièce, et d'abord par le simple fait que le fils et le petit-fils d'un fonctionnaire vertueux (Wang Dingheng) deviennent à leur tour fonctionnaires, à coup sûr la plus haute récompense qui se puisse imaginer. Plus frappantes, à mon avis, sont les interventions des forces de

85 Au XVIII^e et au XIX^e siècle de nombreux textes se plaignent des réseaux de placement et de recommandation entre secrétaires privés, appuyés sur des fonctionnaires qui les imposent à leurs subordonnés. Voir par exemple les recueils d'écrits administratifs de Chen Hongmou (*Peiyuan tang oucun gao*, 16/16a-17a [1743], 31/36a-37b [1752] et 34/28a-29b [1754]) et de Yuqian (*Mianyi zhai xucun gao*, 2/31a-32a [1833], 8/26a-27b [1835]). (À propos de Yuqian, voir *infra* note 111.)

86 Le grand vulgarisateur des « barèmes de mérites et de démérites » à la fin des Ming est, comme on sait, Yuan Huang (*zi Liaofan*) (1533-1606), lui-même célèbre comme fonctionnaire modèle dans un bilan de ses trois années de magistrature à Baodi (Bei Zhili), le *Baodi zhengshu*, dont les deux derniers chapitres contiennent un « barème » à l'usage des fonctionnaires locaux ; le contenu de ces deux chapitres fait l'objet d'amplifications parfois considérables dans de nombreux manuels d'époque Qing.

l'au-delà pour guider Wang Wenxi ou récompenser son père, que ce soit en rêve ou dans des scènes où fantômes et dieux apparaissent en personne. La vigilance du Ciel dont je parlais à l'instant est rappelée à l'audience par l'émissaire du dieu local du Zhejiang (Zhejiang chenghuangsi shen), à la scène 14, sous la forme d'un distique : « Les récompenses et les châtements dispensés par les bureaux célestes sont impartiaux, le miroir lucide suspendu là-haut ne peut être abusé ! » (*tiancao shangfa ben wu si, mingjing gaoxuan bu ke qi*).

On l'a vu dans le résumé de la pièce, la carrière de Wang Wenxi dans *Juguan jian* permet à l'auteur d'illustrer tout le répertoire des activités, des domaines d'intervention et des responsabilités d'un fonctionnaire local, que ce soit par de brèves allusions ou au contraire à l'occasion de scènes spectaculaires : l'éducation, le développement économique, le maintien de bonnes relations avec les élites locales, l'exercice de l'autorité sur le personnel subalterne, les relations avec les militaires, la répression du banditisme, la livraison des approvisionnements requis par le gouvernement, les secours aux sinistrés, l'organisation de la défense... Elle est aussi pour lui l'occasion de nous livrer un catalogue exhaustif, bien représentatif de l'ambiance de crise dans laquelle vivaient les Chinois à l'époque de la pièce, des calamités sociales qui affligent l'empire et des dangers qui le menacent. Le désordre de la société se manifeste à travers le banditisme — Zhang Cheval-rapide le Troisième à la scène 18 : « Nous autres, simples vauriens lorsque la paix règne, lorsque c'est le chaos nous devenons de dangereux bandits ! » —, la piraterie et la menace d'émeutes antifiscales (*kangliang*)⁸⁷ ; la vulnérabilité aux calamités naturelles est soulignée dans les scènes relatives aux inondations du Zhejiang, et la pression exercée sur les populations par les demandes incessantes d'approvisionnements pour les armées est mentionnée à plusieurs reprises — on a vu que ce problème avait causé bien des ennuis à Wang Youling ; et, surtout, les fonctionnaires sont médiocres et les généraux manquent de combativité.

87 Sur les problèmes fiscaux des Qing dans les années 1840 et 1850 et les troubles qu'ils provoquent un peu partout, voir Philip Kuhn, *Les origines de l'État chinois moderne*, chap. 3.

Or, l'empire est alors confronté de la façon la plus immédiate au double danger de l'agression étrangère et de la rébellion interne. Je ne m'étendrai pas ici sur la menace Taiping, qui au moment et dans les lieux où se déroule la pièce ne s'est pas encore actualisée, même si elle se rapproche dramatiquement dans les dernières scènes. En revanche je voudrais dire un mot, pour finir, de la guerre de l'Opium « vue par les yeux des Chinois », en l'occurrence par ceux de Huang Xieqing⁸⁸.

6

La guerre de l'Opium est au centre des premières scènes du *Juguan jian*. La pièce nous laisse-t-elle entrevoir comment se situait son auteur par rapport aux polémiques qui agitèrent la bureaucratie et les milieux lettrés à ce moment ? Et d'abord, a-t-il eu une expérience directe du conflit avec les Anglais, dont on retrouverait l'écho dans les scènes de bataille de *Juguan jian* et dans les propos tenus sur les souffrances infligées au peuple ?

Sa biographie chronologique montre que Huang Xieqing a beaucoup fréquenté Pékin pendant les années de débat politique fiévreux qui précèdent, accompagnent et suivent immédiatement la guerre de l'Opium et le traité de Nankin. 1836, l'année du grand affrontement entre partisans de la légalisation (et de la taxation) de l'opium et partisans d'une répression impitoyable, est aussi l'année où Huang se présente pour la première fois à l'examen du doctorat. Comme la plupart des candidats il réside dans la ville Sud (Nancheng, ou encore Xuannan), et il est tout naturellement conduit à y fréquenter le milieu hautement politisé de lettrés engagés dans une multitude de réseaux académiques, littéraires et bureaucratiques qu'a si bien décrit James Polachek⁸⁹. C'est là par exemple qu'il rencontre pour la première fois le critique et dramaturge Yao Xie, son exact contemporain,

88 Plusieurs auteurs de Chine populaire regrettent que Huang Xieqing, dont les propos sur la guerre de l'Opium sont d'un patriotisme impeccable, s'exprime sur les Taiping comme le représentant des intérêts de la classe des propriétaires fonciers qu'il était en effet. Voir par exemple Jiang, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 207-208, 221-222.

89 James M. Polachek, *The Inner Opium War, passim*, en particulier chap. 1.

originaire comme lui de la côte du Zhejiang (il est de Zhenhai), avec qui il restera très lié⁹⁰. La chronologie compilée par Lu Eting fait mention cette même année d'un banquet tenu dans un jardin apparemment très utilisé à l'époque pour ce genre de célébration, le Xiaoyouyufang, où l'on rencontre, en plus de Huang Xieqing et de Yao Xie, plusieurs des *shidafu* activistes cités par Polachek, partisans — à cette époque — de la prohibition de l'opium et plus tard adversaires farouches de la politique de compromis avec les Anglais adoptée par l'empereur et la cour : ainsi Kong Xianyi, Mei Zengliang (1786-1856) et, surtout, le poète, provocateur et « martyr » Zhang Jiliang (1799-1843)⁹¹. En 1838 à nouveau Huang Xieqing monte à la capitale pour tenter sa chance au doctorat, et d'autres réunions sont mentionnées ; et l'on retrouve encore les mêmes personnages, et d'autres, lors d'un banquet au même Xiaoyouyufang au moment du troisième échec de Huang, en 1840⁹².

Le quatrième échec de Huang Xieqing à l'examen du *jinshi* (et donc son quatrième séjour à Pékin pendant ces années) se situe lors de l'examen « par grâce exceptionnelle » de 1841. À vrai dire le *Nianpu* parle surtout d'activités théâtrales cette année-là, alors qu'au même moment le parti belliciste s'agitait beaucoup. Quoi qu'il en soit, l'année suivante Huang se trouve chez lui, au Zhejiang, au moment des combats qui conduiront à l'occupation des îles Zhoushan et de Ningbo par les Anglais et, en fin de compte, au traité de Nankin ; et il est d'autant plus aux premières loges qu'après s'être emparés de Zhapu au prix de violents combats (le 17 mai 1842), les Anglais se dirigent vers Haiyan et qu'il doit aller se réfugier avec sa famille à Jiaxing⁹³.

90 Cf. *Nianpu*, p. 123.

91 Cf. *Nianpu*, p. 123. Sur Zhang Jiliang, mort d'épuisement à la fin de 1843 dans une grande frénésie d'activisme politique et de création poétique, voir Polachek, *op. cit.*, *passim*, notamment p. 219-222. Pour une brève description du jardin en question, situé au delà de la porte You'an men et également appelé le Chiwu zhuang, voir l'entrée sur les « Jardins et pavillons de la capitale » dans le *Xiaoting zalu* de Zhaolian, 8/43a, qui en parle comme d'un endroit où « les promeneurs viennent souvent banqueter au printemps ou en été ».

92 Cf. *Nianpu*, p. 124.

93 Jiang Xingyu, « Huang Xieqing ji qi "Yiqing lou chuanqi" », p. 207, dit que les

Il n'est donc guère surprenant que l'on trouve le reflet vivant d'expériences aussi dramatiques dans les œuvres d'un homme dont la littérature, et particulièrement la poésie, était le moyen naturel d'expression. Je n'ai pas eu directement accès aux poèmes de Huang Xieqing, mais à en croire au moins certains critiques la guerre de l'Opium lui aurait inspiré des pièces se signalant dans l'ensemble de son œuvre par leur engagement, leur sincérité et leur qualité technique ; cette période serait même la plus brillante dans l'ensemble de son œuvre poétique⁹⁴. Qu'en est-il de *Juguan jian* ? Contrairement aux poèmes, qui étaient contemporains des faits, la pièce a été composée une quinzaine d'années plus tard. Les sentiments qu'y exprime l'auteur par le truchement de son héros n'en sont pas moins extrêmement vivaces. Ils accompagnent l'enchaînement inéluctable des événements, de l'interdiction de l'opium par le gouvernement des Qing au traité de Nankin en passant par la guerre et la défaite, mais évoqués en quelque sorte en raccourci et vus de la région de Ningbo et Hangzhou, dans le Zhejiang oriental.

Cela débute dès la première tirade de la scène 2. Le chef des Anglais vient en personne présenter ses congénères comme un peuple cynique, entièrement mû par le profit, qui ignore ce que c'est qu'un gouvernement civilisé et qui a réussi à empoisonner et ruiner la Chine :

[Le visage-peint adjoint, à la tête de soldats en équipement barbare, montés sur un bateau] Moi, c'est Wuyanzhang⁹⁵, le commandant du royaume insulaire des mers occidentales ! Chez nous on ne cultive pas le gouvernement civil : on ne s'intéresse qu'à la richesse et à la puissance ! Pour recruter nos fonctionnaires, nous donnons la priorité à l'habileté (*jiqiao*) ; les promotions, on les obtient en faisant du colportage (*fufan*). Simplement, comme en Chine (*neidi*) les populations du Fujian, du Guangdong, du Jiangsu et du Zhejiang sont nombreuses et que la richesse

Anglais sont arrivés jusqu'à cinq kilomètres de Haiyan et que Huang est allé se cacher pendant quelque temps dans la campagne environnante.

94 Cf. la notice de Sun Wenguang dans *Zhongguo da baike quanshu (Zhongguo wenxue)*, p. 283.

95 Allusion probable à l'expression *wuyan zhangqi*, « fumées noires et vapeurs pestilentielles », désignant par métaphore le chaos social et le désordre.

y abonde, notre pays s'est mis à raffiner l'opium⁹⁶ pour le vendre en contrebande à la Chine et pour les pousser à fumer. Qui eût cru qu'en moins de quelques années nous aurions obtenu que le bon peuple ne pense qu'à ça jour après jour et qu'ils en soient tous intoxiqués? Qu'ils possèdent des cavernes pleines d'argent ou des montagnes de cuivre, il suffit d'y mettre une étincelle — l'incendie allumé par le Chu ! —, et leurs terres magnifiques, leurs bâtiments précieux, tout est anéanti — le palais des Qin se consume trois mois durant⁹⁷ ! Nous, nous transformons la boue en or ; eux, ils transforment l'or en boue ! Un commerce aussi pratique, on n'a vraiment jamais vu ça ! Qu'on continue pareille affaire pendant cent ans, et je crains seulement que ce soit le palais de cristal du Roi-dragon qui vienne nous emprunter de l'argent ! Tout ça me plaît bien !

Il y a quelques allusions à l'opiomanie dans *Juguan jian*. À la scène 11, par exemple, les responsables des garde-côtes qui devraient protéger les pêcheurs expliquent qu'ils n'ont rien à faire, qu'ils viennent de prendre de l'opium et qu'ils s'apprentent à aller faire un somme. On pense à tous les textes de l'époque qui s'alarment des progrès foudroyants de la dépendance dans les rangs de la bureaucratie et de l'armée, sans parler de la corruption administrative alimentée par les taxes de « protection » levées sur ceux qui font commerce de la drogue⁹⁸. Cela étant, ce sont surtout les conséquences

96 Dans le *Juguan jian* l'opium est toujours appelé *xiangsigao*, litt. « pâte qui obsède, qui rend dépendant », et non du terme plus usuel, *yapian*.

97 Allusion à la destruction de Xianyang, la capitale des Qin, par les troupes de Xiang Yu.

98 Pour ne donner qu'un exemple, les directives et proclamations que Yuqian, le trésorier provincial du Jiangsu, multiplie contre la consommation et le commerce de l'opium aussitôt connues les mesures pénales très sévères édictées par la Cour en 1838 à l'instigation de Huang Juezi (chef de la Cour des cérémonies de l'État et « sponsor » de Lin Zexu) parlent d'abondance de l'opiomanie parmi les agents subalternes (et moins subalternes) de l'administration, les soldats, etc. ; cf. *Mianyi zhai xucun gao, juan* 11-16, *passim*. Sur les « taxes » (*lougui*) imposées par les fonctionnaires subalternes et les commis sur les fumeries d'opium, voir en particulier 13/14b-15a. Le Jiangsu passait pour une des régions où l'usage de la drogue était le plus répandu : voir Polachek, *The Inner Opium War*, p. 127, et plus généralement p. 126 *sq.* pour la formulation et l'adoption des mesures préconisées par Huang Juezi et ses amis politiques.

politiques et militaires des mesures de prohibition prises à l'instigation de Lin Zexu, qu'il approuve sans doute dans leur principe, qui alarment Wang Wenxi. Lorsqu'il s'entretient de la situation avec le magistrat de Dinghai/Zhoushan, qu'il a réussi à venir ravitailler à la scène 3, il tient les propos suivants :

Quel crime ont donc commis ici nos sujets, qu'ils soient victimes de l'arc et du glaive, qu'ils soient forcés de fuir leurs foyers et se retrouver chacun ballotté au loin ? Bien sûr, cette décision d'interdire l'opium, c'est parce que notre dynastie aime et nourrit ses sujets et protège leur énergie vitale, ce n'est rien d'autre que l'idéal des rois sages de l'Antiquité qui combattaient les inondations et chassaient les bêtes féroces⁹⁹ ! Comment en être arrivé à ce que, bien au contraire, [cette mesure] ait appelé le désordre, **qu'elle ait si facilement mené le peuple à l'épuisement ?** C'est pourquoi, si l'on veut **extirper ce poison, conserver la source de notre énergie** (*yuanyang*), il ne faut surtout pas s'associer à **ces généraux avides de succès aux frontières et provoquer les barbares !** Pourquoi, **comme au temps des pirates japonais, [devoir] déployer des troupes sur les pics bordant la mer ?**

Ne retrouve-t-on pas ici les reproches faits à Lin Zexu en 1840, au moment où les choses avaient tourné mal et que l'escadre anglaise était arrivée en vue de Tianjin ? On l'avait alors accusé d'avoir provoqué les Anglais en brûlant leur opium, sans avoir mesuré le véritable équilibre des forces¹⁰⁰. Ces accusations lui avaient valu la destitution et l'exil. Ce n'est donc pas le langage des partisans de la guerre à outrance que tient Wang Wenxi, et l'on peut difficilement confondre son attitude avec le « bellicisme lettré » qui avait tant gêné la cour pendant les négociations des années

99 Yuqian emploie les mêmes termes dans une de ses directives sur la répression du trafic de l'opium : « En haut, l'opium contrevient à la loi de l'État ; à la base, il nuit à la vie du peuple. Depuis plusieurs dizaines d'années l'argent fuit au delà des mers et la drogue s'infiltré dans notre pays. Le mal causé est pire que les inondations et les bêtes féroces (*hongshui mengshou*). »

100 En 1839 Lin Zexu avait obtenu la destruction de plus de deux mille caisses après avoir bloqué et affamé les marchands occidentaux et le surintendant du commerce britannique, Charles Elliot, dans les « factoreries » de Canton.

1840-1842. Sans doute ce réalisme, inspiré par la conscience aiguë de la supériorité militaire écrasante des Anglais, et dont la conséquence était que, quoi qu'on en eût, on ne pouvait faire autrement que de négocier avec eux, est-il celui de Huang Xieqing : il s'appuie sur l'expérience douloureuse de la puissance de feu d'agresseurs qu'il a pu voir de près, comme tous les habitants d'une côte où reste vivace la mémoire des déprédations des pirates japonais au XVI^e siècle.

Mais c'est un réalisme qui a du mal à passer. La résistance, pour futile qu'elle se soit avérée en fin de compte, est glorieuse. Dans son discours d'introduction à la scène 2, après avoir dit monts et merveilles du commerce de l'opium le chef des Anglais rappelle les récentes interdictions, la rupture des relations commerciales, la guerre qui a suivi. Or, ne voilà-t-il pas que les « troupes héroïques des trois brigades » (*sanzhen yongshi*) défendant les îles Zhoushan se prennent à opposer une résistance opiniâtre ? À la fin de la scène les soldats des trois généraux de brigade démontrent en effet que « leur puissance est vraiment féroce » (*zhei sanzhen bingwei haosheng xiongyong*) en rossant les Anglais, lesquels se replient prudemment en attendant du renfort. Hélas, ces succès sont éphémères¹⁰¹.

L'évocation du siège et de la chute de Dinghai/Zhoushan dans la pièce fait évidemment allusion à la seconde invasion de l'île par les Anglais. Celle-ci avait été capturée une première fois, en quelque sorte par surprise, à l'été 1840¹⁰², pour être peu après rendue à la Chine en échange de Hong

101 Et, dans l'histoire réelle de la prise de Zhoushan, totalement imaginaires, en dépit des rapports envoyés à l'époque par les défenseurs de l'île. Cf. *infra*, note 103.

102 Sur cet épisode voir Waley, *The Opium War through Chinese Eyes*, p. 108-109, et Fay, *The Opium War*, p. 219-225. Fay offre une description assez circonstanciée des lieux. Waley cite le témoignage d'un fonctionnaire subalterne chinois expliquant qu'en temps normal les navires européens étaient accueillis à bras ouverts à Dinghai à cause des pots-de-vin que les marchands étrangers acceptaient de payer pour avoir le droit de commercer : grande fut la surprise, le 1^{er} juillet 1840, lorsque l'escadre annonça qu'elle venait pour prendre l'île (dans un premier temps on avait cru que le nombre anormal de navires s'expliquait par l'interdiction du commerce à Canton). Soumis à un ultimatum,

Kong à la suite de la convention dite de Chuenpi, négociée à Canton entre le plénipotentiaire Qishan et Elliot. Mais la convention avait été rejetée aussi bien par la cour des Qing, pour qui la cession de Hong Kong était inacceptable, que par le gouvernement anglais, qui estimait que Zhoushan avait une valeur stratégique et commerciale bien plus grande que Hong Kong. Si bien que le corps expéditionnaire anglais, placé désormais sous le commandement de Sir Henry Pottinger, reconquit sans grande difficulté Zhoushan quelques mois plus tard, pour y rester jusqu'en 1845¹⁰³. Or, les Qing avaient entre temps consenti un effort assez considérable pour renforcer les défenses de l'île ; et, entre autres mesures, ils y avaient stationné trois généraux de brigade (*zhonzongbing*), auxquels font évidemment allusion ceux que nous rencontrons à la scène 2 (même s'ils portent d'autres noms qu'eux) et qui, comme ces derniers, perdirent la vie pendant l'assaut des Britanniques¹⁰⁴. Après une tentative désastreuse, en mars 1842, pour reprendre Zhoushan, ainsi que Zhenhai et Ningbo (capturées dans la foulée par les Anglais), suivie par une contre-offensive britannique en mai, juin et juillet, les Qing se résignèrent à signer le premier des « traités inégaux » sous les murs de Nankin¹⁰⁵.

les responsables civils et militaires de l'île refusèrent de se rendre et périrent bravement sous la canonnade.

- 103 Palmerston avait expressément donné instruction d'occuper Zhoushan. Les sources britanniques décrivent la prise de Dinghai comme une promenade militaire, pratiquement sans aucune perte : cf. Fay, *The Opium War*, p. 314. Mao Haijian, *Tianchao de bengkui*, p. 356-361, rejoint cette vue en démolissant le mythe d'une résistance héroïque et inégale qui aurait duré six jours et six nuits, causant des pertes « innombrables » parmi les agresseurs, véhiculé par toute l'historiographie chinoise (et auquel *Juguan jian* participe à sa manière) : selon sa reconstitution, il y a eu moins d'une journée de combat effectif, précédée du côté anglais par cinq jours de préparatifs et de reconnaissances, et conclue par la déroute rapide des défenseurs. Mes remerciements à Xiaohong Planes pour avoir attiré mon attention sur cet excellent et très révisionniste essai.
- 104 Cf. *Dinghai xianzhi* (1923), 15/14a-15a. Le grand artisan du renforcement des défenses de l'île fut Yuqian, alors spécialement chargé de la défense du Zhejiang oriental : cf. Mao Haijian, *Tianchao de bengkui*, p. 350-353.
- 105 Pour un récit pittoresque de ces événements voir Frederic Wakeman, Jr., « The Canton Trade and the Opium War », p. 195-212. La contre-offensive chinoise

Dans *Juguan jian* la décision de négocier est prise au cours de la réunion entre quatre dignitaires qui forme la quatrième scène de la pièce. Cette réunion, qui résume en une conversation un processus qui prit plusieurs mois ¹⁰⁶, est évidemment fictive ; mais si l'on se rapporte au développement historique des événements, la décision qu'elle met en scène ne pouvait se situer qu'à l'été 1842, au moment où la campagne britannique progressait le long du Yangzi ¹⁰⁷. Aucun des quatre personnages de la scène 4 ne porte un nom mandchou — les Mandchous sont remarquablement absents de *Juguan jian*. Or, les dignitaires qui finirent par convaincre l'empereur Daoguang d'autoriser les négociations en affirmant que les Anglais ne demandaient rien d'autre que la réouverture du commerce étaient presque tous des Mandchous de haut rang ¹⁰⁸. S'il fallait trouver des équivalents réels aux personnages de la pièce, le commissaire impérial serait probablement Qiying, un membre du clan impérial nommé en avril avec ce titre pour aller négocier la paix au Zhejiang, à moins que ce ne soit Yilibu, un autre Mandchou également envoyé au Zhejiang en 1842 et, comme Qiying, un des négociateurs du traité de Nankin ; pour le gouverneur général on aurait le choix entre le Mandchou Yiliang, gouverneur général du Zhejiang-Fujian (stationné à Fuzhou), le Chinois Niu Jian, gouverneur général des deux Jiang, qui participa lui aussi aux négociations de Nankin, et un autre Chinois — peut-être le meilleur candidat —, Liu Yunke, gouverneur du Zhejiang (gouverneur général en 1843), qui avait soutenu l'offensive désastreuse du printemps 1842, mais qui fut aussi le premier à préconiser la « pacification », autrement dit la négociation ¹⁰⁹ ; le chef des armées

du printemps 1842 est traitée en détail par Waley, *The Opium War through Chinese Eyes*, p. 158-178, et par Mao Haijian, *Tianchao de bengkui*, p. 377-391.

106 Voir l'analyse de Mao Haijian, *op. cit.*, p. 445-454.

107 Les Anglais entrent dans Shanghai abandonnée le 19 juin ; le 20 juillet ils s'emparent de Zhenjiang malgré une résistance acharnée et se retrouvent en position d'attaquer Nankin. Cf. Wakeman, p. 206, et Waley, chap. 3 et 4.

108 Mao Haijian, *Tianchao de bengkui*, p. 347, insiste sur la préférence de l'empereur Daoguang, surtout pendant cette phase de crise aiguë, pour des aristocrates dont le pedigree impliquait une fidélité particulière envers le régime.

109 Voir sur ce personnage intéressant Mao Haijian, *op. cit.*, p. 410-423. Au départ

pourrait être Yijing, cousin de l'empereur, commandant en chef de ladite offensive ; quant au gouverneur militaire, on a divers candidats (tous chinois), dont le *tidu* transféré depuis le Fujian au début de 1841 pour participer à la défense du Zhejiang oriental, un certain She (ou Yu) Buyun ¹¹⁰.

Quoi qu'il en soit, le côté satirique de la scène 4 de *Juguan jian* est assez clair. Il est mis en relief par sa position même dans le récit : la scène 3 représentait la résistance héroïque conduite par le magistrat de Dinghai, par Wang Wenxi et par les trois généraux de brigade ; et dans la scène 5 Wang Wenxi exprimera longuement sa rage et sa honte après la négociation avec les Anglais. Après que les quatre personnages sont entrés en scène en récitant de la poésie Tang et que l'envoyé du trône a demandé aux trois autres de lui proposer une solution, le gouverneur militaire de la province suggère une ruse évoquant inévitablement les stratagèmes stupides qui furent effectivement préconisés à l'époque, misant sur la naïveté des Anglais ou sur leur supposée faiblesse à terre, voire sur leur difficulté à plier les jambes et leur incapacité à se relever quand ils tombaient ¹¹¹ — il prend d'ailleurs

partisan convaincu et (autant que faire se pouvait) efficace de la résistance à tout prix contre les Anglais, Liu Yunke se résolut avant les autres à dévoiler à l'empereur Daoguang la réalité de la situation et à énoncer, avec toute la prudence qui s'imposait, les conséquences qu'il convenait d'en tirer. Dès le lendemain de la chute de Dinghai il rappelait dans un mémoire à l'empereur les trois options disponibles : « combattre » (*zhan*), « défendre » (*show*) et « pacifier » (*fu*) — autrement dit les trois options discutées dans la scène 4 du *Juguan jian*. Après l'effondrement de la contre-offensive commandée par Yijing, il envoie un mémoire où il énumère « dix raisons de se faire du souci » (*shi ke lü*) si on poursuit la guerre, dont la conclusion implicite est qu'il faut négocier.

110 Dans la réalité les *tidu* (responsables des troupes chinoises au niveau d'une province) ne semblent pas avoir eu beaucoup de poids dans la prise des grandes décisions. Mao Haijian, p. 423-424, passe en revue la façon dont les différents hauts fonctionnaires impliqués dans les événements ont évolué entre l'option belliciste et l'option pacifiste.

111 Lin Zexu en personne, pourtant supposé avoir été le premier à essayer de se renseigner sérieusement sur l'Occident, aurait répandu l'idée que les Anglais n'arrivent pas à plier les jambes : cf. Fairbank, *Trade and Diplomacy on the China Coast*, p. 19. Quant à la notion qu'ils sont redoutables derrière leurs canons, mais incapables de se relever quand ils tombent, « ce qui est fatal quand

la peine de demander qu'on ne se moque pas de lui en le traitant de « stratège sur le papier » (*zhishang tanbing*) ; mais l'envoyé impérial remarque que pour le moment nos troupes héroïques n'ont subi que des pertes, que l'ennemi est plus arrogant que jamais et qu'on ne saurait essayer à la légèreté ces « stratagèmes merveilleux » (*qice*). Le gouverneur général, pour sa part, est partisan de la défense sans concession (*gushou*), fût-elle suicidaire ; là encore l'envoyé impérial objecte que les villes de la côte tombent une à une et que ce sont des vies sacrifiées en vain. Le chef des armées, comme on l'a vu, emporte la décision : les Anglais n'ont pas l'intention de conquérir la Chine, seul l'argent les intéresse, ils n'ont déclaré la guerre que parce qu'on les a empêchés de vendre leur opium ; qu'on les « pacifie » en rétablissant le commerce et ils se retireront. L'envoyé impérial se frotte les mains d'enthousiasme et tient un discours, en effet, résolument pacifiste :

Le plus grand désir des hommes, c'est qu'on les laisse vivre ! Quelques paroles valent mieux que cent mille soldats ! Ce plan a trois avantages merveilleux : il ne meurtrit pas nos hommes et nos femmes, il ne détruit pas nos cités, il ne dilapide pas nos impôts !

Les deux autres protestent : « Si nous nous montrons incapables de venir à bout des bandits et que nous réglons l'affaire par un compromis, nous n'éviterons ni d'avoir trahi la grâce impériale ni la honte de décevoir les espoirs du peuple ! » Mais l'envoyé impérial balaie l'objection : on n'a pas le choix, et d'ailleurs les relations commerciales existent de longue date ; si l'on se contente d'interdire l'opium « les principes du gouvernement ne seront aucunement atteints » (*wushang zhengti*). Il s'apprête à envoyer sur-

on combat à terre », elle viendrait du Mongol Yuqian (1793-1841) : cf. Fay, *The Opium War*, p. 230. Au moment de la guerre de l'Opium Yuqian est gouverneur du Jiangsu (nous l'avons déjà rencontré comme trésorier provincial pendant la période immédiatement précédente), puis chargé des fonctions de gouverneur général, avant d'être envoyé comme commissaire en charge de la défense du Zhejiang. Grand ami de Lin Zexu et partisan de la résistance à outrance, il se suicidera au moment de la prise de Zhenhai par les Anglais. Pour un portrait de Yuqian au moment de la guerre de l'Opium, voir Mao Haijian, *Tianchao de bengkui*, p. 346 sq.

le-champ un mémoire au trône et s'en va charger un interprète d'aller sans attendre transmettre aux Anglais l'ordre de se retirer au large en attendant que les relations pacifiques soient rétablies.

Le commentateur de la pièce dont nous ignorons l'identité et qui s'exprime par le truchement de notes dans la marge supérieure, semble accepter le compromis proposé par le chef des armées : « Ce qu'il dit paraît raisonnable. Discuter [d'une telle] affaire est difficile. *A fortiori*, prendre une décision n'est vraiment pas facile ! » ; et plus loin, lorsque l'envoyé impérial affirme qu'en interdisant l'opium l'honneur sera sauf et chante que la dynastie ne souhaite que la tranquillité sur les mers : « Le point de vue qu'il soutient est vraiment magnifique (*chilun zheng da*) ! Voilà un endroit où l'auteur excelle à trouver ses mots ! » Mais il admet aussi la gêne exprimée par le gouverneur général et le commandant : « À pareil moment l'on ne peut pas ne pas éprouver de tels sentiments ! »

Or, ce qu'exprime Wang Wenxi à la scène suivante, l'une des plus fortes de la pièce, ce n'est pas un vague fatalisme teinté de lâche soulagement, c'est un mélange de fureur et d'humiliation dont on peut penser qu'il est plus proche des sentiments de l'auteur lui-même. Le fatalisme et le soulagement, on les trouve plutôt dans les propos de son serviteur, le fidèle Zhao Zhong, dont les interventions intempestives viennent en contrepoint des déplorations de son maître et ne font qu'aviver sa colère. Les propos échangés permettent de voir que la scène prend place au terme des événements qui se sont enchaînés depuis que les îles Zhoushan ont été capturées pour la seconde fois par les Anglais : la prise de Ningbo, les combats autour de Jingkou (Zhenjiang), la campagne du Yangzi, et la soudaine décision de la Cour d'ouvrir les négociations...

Le serviteur introduit la scène en indiquant sa perplexité : alors que son maître est l'objet de toutes les recommandations, il est dans un état de désespoir proche du dérangement :

[Le clown] C'est vraiment drôle ! C'est vraiment renversant ! Un événement heureux et il est plein d'affliction ! Une raison de se réjouir et il est furieux ! Moi, c'est le serviteur personnel de Monsieur Wang, Zhao Zhong en personne ! Vous me direz, pourquoi je dis tout ça ? Eh bien, c'est que Monsieur mon maître s'est montré loyal et infatigable dans son travail, que tous les fonctionnaires supérieurs le tiennent en haute estime, qu'ils

l'ont envoyé sur le front, où ç'a été toute une affaire. À présent que les barbares insulaires (*daoyi*) ont été pacifiés, on ne manque pas une occasion de le recommander, ce n'est qu'une question de jours avant qu'il soit promu. Qui croirait que mon maître, depuis qu'il est revenu des rives du Yangzi, est devenu complètement fou ? Tantôt il sanglote, tantôt il pique des fureurs ; il est tombé malade, ce n'est pas croyable ! À votre avis, il y a de quoi rire, oui ou non ? Il y a de quoi être renversé, oui ou non ? Tiens, aujourd'hui il fait un temps agréable, il faut que j'aille lui proposer une promenade. *[Il sort. Il rentre en soutenant le héros]*

[Le héros] **Ma poitrine est oppressée, j'ai du mal à me libérer ! Ma honte est immense... [Mes tribulations] ont couvert mon visage de poussière, je suis dans la perplexité ; mes cheveux ont blanchi, ces bouleversements m'angoissent tant !**

Wang Wenxi est en état de choc. Il évoque ses services et ses combats, et la surprise de la « pacification » alors qu'on n'avait pas encore lancé de vraie campagne : « Notre dynastie cultive les hommes de talent depuis plusieurs centaines d'années, est-il concevable qu'on ne trouve pas une seule personne pour résister à l'ennemi ? Rien que d'en parler, ça me remplit de haine ! »

Or, il y a là une sorte d'omission. Les Qing ont bien lancé une campagne punitive (*tafa*) dans l'espoir de « châtier sévèrement » (*tongcheng*) l'ennemi, et il est faux d'affirmer qu'ils n'ont « pas déployé leur puissance militaire » (*bingwei bu zhen*). Simplement, cette opération dont l'objectif était de reprendre Zhoushan, Zhenhai et Ningbo et de balayer les Anglais a tourné au désastre à la suite d'une série de circonstances malheureuses, où l'opium a d'ailleurs joué son rôle, et, surtout, parce qu'elle avait été préparée de la façon la plus incompétente et dans l'ignorance la plus totale des capacités réelles de l'ennemi. L'auteur de *Juguan jian* se contente donc de dire qu'on n'a rien essayé.

Zhao Zhong adjure son maître de ne plus se laisser ravager par le souci : qu'il pense plutôt à monter en grade et devenir riche (*shengguan facai*), sans quoi dans cent ans il en sera toujours à pousser des soupirs ! La réaction est immédiate. Le serviteur : « Ça y est, il se met encore en colère ! »

Vient alors l'évocation du traité de Nankin :

[Le héros] Ce jour où on a négocié la pacification au bord du Fleuve, j'étais mêlé à la suite [des émissaires des Qing], j'ai vu leurs chefs entrer dans la

La vertu administrative au théâtre

cité, chevauchant deux à deux, tout joyeux, pleins de satisfaction ! Il y avait vraiment de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête ¹¹². **Boucles frisées et regard de démons, sûrs d'eux-mêmes et méprisants...** C'est cela le **vieux satrape venant se soumettre seul sur sa monture, le cruel chanyu faisant allégeance à la passe des Cinq-plaines ?...** ¹¹³

[*Le clown*] Moi aussi je les ai vus ! C'était passionnant toute cette animation !

À ce point des imprécations de Wenxi surgit le conseiller Qin Siguan, qui a réussi à s'échapper de Zhoushan pendant les combats. Il fait allusion aux controverses soulevées par le traité :

[*Le jeune premier*] Récemment les barbares insulaires ont été pacifiés. L'opinion publique au dehors se partage entre l'approbation et la désapprobation. Je me demande quelles peuvent bien être les vues éclairées de mon frère aîné ?

[*Le héros*] Ces barbares insulaires, ce qui les intéresse c'est le commerce ! Ils n'ont pas de grandes ambitions. Ils sont comme une bête féroce qui a trouvé un bout de viande : elle n'ira plus dévorer les gens. Le problème, c'est qu'ils n'ont pas reçu de sévère correction, que nous n'avons pas déployé la puissance de nos armées. J'ai bien peur que leur ardeur guerrière soit prompte à se réveiller ! Désormais nos frontières vont connaître bien des problèmes...

En résumé, si ce n'est pas exactement un message de va-t-en guerre que fait passer *Juguan jian*, la pièce, composée une bonne quinzaine

112 Pottinger et sa suite sont effectivement entrés dans Nankin pour la lecture finale du traité, le 26 août 1842 (la signature a lieu le 29 sur le vaisseau de Pottinger ; l'autorisation impériale n'arrive à Nankin que le 7 septembre, mais les négociateurs ne pouvaient plus attendre de voir les Anglais repartir...). Cf. Mao Haijian, *op. cit.*, p. 461-462.

113 J'ignore à quoi fait allusion le « vieux satrape » (*lao linggong* : le mot *linggong* désignait familièrement les commissaires militaires de l'époque des Tang et des Cinq Dynasties) ; les demandes d'allégeance des *chanyu* (les souverains Xiongnu) présentées à la passe Wuyuan, dans l'actuelle Mongolie intérieure, sont mentionnées dans le « Traité des Xiongnu » du *Hanshu*. Wang Wenxi contraste ironiquement l'attitude soumise de ces anciens feudataires avec l'arrogance des Anglais à Nankin.

d'années après la guerre de l'Opium, n'en conserve pas moins vivant le souvenir de l'humiliation. Ses héros ont payé de leur personne et ils ont du mal à accepter qu'on ait capitulé, pensent-ils, aussi facilement. Les mots « honte » (*can*) et « dépression » (*yu*) ne cessent de revenir dans les propos de Wang Wenxi et de Qin Siguan. La scène se clôt par un monologue du clown, désolé que l'ami de son maître « soit lui aussi un type qui ne sait pas prendre du bon temps » (*ye shi ge buhui kuaihuo de ren 'r*). Il se promet de leur changer les idées en les faisant boire ; mais le commentateur en marge, qui, au moment où Wang Wenxi déplorait qu'on n'eût pas « sévèrement corrigé » les barbares, affirmait que « ses yeux brillent comme des torches », conclut ainsi la scène : « On lève sa coupe pour chasser la tristesse, et on est de plus en plus triste. Qu'y faire ? »

Je disais au début que la seule émotion forte manifestée par Wang Wenxi dans la pièce est la piété filiale. Il faut y ajouter ce qu'il n'est peut-être pas si anachronique, même en 1842, d'appeler le patriotisme. Mais il y a sans doute une nuance par rapport au déluge de littérature déversé pendant les derniers mois de la guerre et au lendemain du traité de Nankin par les lettrés étudiés par Polachek pour déplorer l'humiliation subie et disserter de ces « affaires maritimes » qu'ils affectaient auparavant de mépriser¹¹⁴. Contrairement aux érudits de la capitale, Wang Wenxi et Qin Siguan ont été au front. La rage qu'ils manifestent d'avoir été trahis par un pouvoir pusillanime et trop pressé de faire la paix a une immédiateté qui frappe, et que mettent en relief de façon particulièrement réussie les propos de Wang Wenxi sur les Anglais pénétrant fièrement dans Nankin. Et en même temps, tout combattants trahis qu'ils se sentent, ils semblent bien admettre que le rétablissement du commerce reste la seule manière de tenir à l'écart un agresseur méprisable sans doute, mais dont l'écrasante supériorité militaire est un fait. Il ne leur reste plus qu'à faire leur travail de deuil et à œuvrer au sauvetage de l'empire dans le rôle qui est le leur : celui d'administrateurs modèles.

114 Cf. *The Inner Opium War*, p. 177-179.

Envoi

Juguan jian n'a presque sûrement jamais été porté à la scène. Il m'est venu à l'esprit que les autorités chinoises actuelles pourraient avoir deux bonnes raisons au moins d'encourager une résurrection de la pièce et d'en patronner la réalisation.

La première, c'est cette expression de colère et d'humiliation devant l'agression impérialiste et la trahison d'une poignée de « dirigeants féodaux », dont il vient d'être question et à laquelle le côté imprévu, sans précédent connu, de la catastrophe de la guerre de l'Opium donnait une telle force et un tel relief. On a vu au moment de la rétrocession de Hong Kong en 1997 à quel point il peut être tentant de raviver tout cela.

L'autre raison, c'est le thème central de la pièce : l'excellence administrative. Les fonctionnaires modèles de la dynastie des Qing sont à la mode depuis quelques années, comme l'atteste toute une littérature pour grand public qui célèbre leurs vertus et leur compétence et reproduit leurs œuvres. Zeng Guofan lui-même, le massacreur des Taiping, est devenu un parangon de loyauté au pays et de dévouement au peuple. L'évocation des « ciels-purs » du passé, de leur dévouement et de leur patriotisme, n'est-elle pas un moyen aussi bon qu'un autre de convaincre les Chinois que rien ne peut mieux leur convenir que l'autorité bienveillante d'une poignée de dirigeants intègres, compétents et lucides, autrement dit que la grande tradition politique chinoise justifie les prétentions du régime ? Habilement mis en scène, *Le miroir du fonctionnaire* contribuerait agréablement à faire passer le message.

Bibliographie des ouvrages cités

- Aoki Seiji 青木正兒, trad. Wang Gulu 王古魯, *Zhongguo jinshi xiqu shi* 中國近世戲曲史, Pékin, Zuoja chubanshe, 1958 (reproduisant l'éd. originale de 1931).
- Cai Yi 蔡毅, *Zhongguo gudian xiqu xuba huibian* 中國古典戲曲序跋彙編, Jinan, Qi Lu shushe, 1989, 3 vols.
- Chen Hongmou 陳宏謀, *Peiyuan tang oucun gao* 培遠堂偶存稿, *Wenxi wenzhu*, 48 juan, éd. du Peiyuan tang, s.d.
- Chen Wannai 陳萬鼎, *Yuan Ming Qing juqu shi* 元明清劇曲史, Taipei, Dingwen shuju, 1987 (éd. augmentée).
- Cixi xianzhi* 慈溪縣志, 1899.
- Darrobers, Roger, *Le théâtre chinois*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- , *Opéra de Pékin*, Paris, Bleu de Chine, 1998.
- Dinghai xianzhi* 定海縣志, 1923.
- Dolby, William, *A History of Chinese Drama*, Londres, Paul Elek, 1976.
- Fairbank, John K., *Trade and Diplomacy on the China Coast: The Opening of the Treaty Ports, 1842-1854*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953.
- Fay, Peter Ward, *The Opium War 1840-1842*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975.
- Gao Tingyao 高廷瑤, *Huanyou jilue* 宦游紀略 (rééd. 1900).
- Guanmu tongzhou lu* 官幕同舟錄, comp. par Fei Shanshou 費山壽, éd. 1886.
- Haiyan xianzhi* 海鹽縣志, 1877.
- Houguan xian xiangtuzhi* 侯官縣鄉土志 [1903].
- Hu Ji 胡忌 et Liu Zhizhong 劉致中, *Kunju fazhan shi* 昆劇發展史, Pékin, Zhongguo xiju chubanshe, 1989.
- Huang Xieqing 黃燮清, *Yiqing lou ji* 倚晴樓集, éd. 1881.

- Idema, Wilt L., « In the Shadow of the Peach Blossom Fan: Peking in 1644 on Stage in East and West », 1987 (inédit ; paru en chinois dans *Xiju yishu*, 39, 1987, p. 32-44).
- Jiang Xingyu 蔣星煜, « Huang Xieqing ji qi “Yiqing lou chuanqi” » 黃燮清及其倚晴樓傳奇, in Jiang Xingyu, *Zhongguo xiqu shi gouchen* 中國戲曲史鉤沉, Zhengzhou, Zhongzhou shuhua she, 1982, p. 206-223.
- , article « Huang Xieqing », in *Zhongguo da baike quanshu* 中國大百科全書, *Xiqu quyuan* 戲曲曲藝卷, Pékin/Shanghai, Zhongguo da baike quanshu chubanshe, 1983, p. 134.
- Kuhn, Philip A., *Les origines de l'État chinois moderne*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1999.
- Liang Shu'an 梁淑安 et Yao Kefu 姚柯夫, *Zhongguo jindai chuanqi zaju jingyan lu* 中國近代傳奇雜劇經眼錄, Pékin, Shumu wenxian chubanshe, 1996.
- Lu Eting 陸萼庭, « Huang Xieqing nianpu » 黃燮清年譜, in Lu Eting, *Qingdai xiqujia congkao* 清代戲曲家叢考, Shanghai, Xuelin chubanshe, 1995, p. 117-137.
- Mao Haijian 茅海建, *Tianchao de bengkuai* 天朝的崩潰, Pékin, Sanlian shudian, 1995.
- Meng Yao 孟瑤, *Zhongguo xiqu shi* 中國戲曲史, Taipei, Zhuanji wenxue chubanshe, rééd. 1991 (préf. 1964), 4 vols.
- Miyazaki Ichisada 宮崎市定, « Shindai no shori to bakuyû: toku ni Yôseichô o chûshin to shite » 清代の書吏と幕友——特に雍正朝を中心として, in Miyazaki Ichisada, *Ajia shi ronkô* アジア史論考, vol. 3, Tokyo, Asahi shimbunsha, 1976, p. 323-354.
- Nienhauser, William H. (éd.), *The Indiana Companion to Traditional Chinese Literature*, 2^e édition révisée, Taipei, SMC Publishing Inc., 1988.
- Pimpaneau, Jacques, *Promenade au jardin des poiriers. L'opéra chinois classique*, Paris, Musée Kwok On, 1983.

- Polachek, James M., *The Inner Opium War*, Cambridge (Mass.), Harvard University Council on East Asian Studies, 1992.
- Qiaojia xianzhi* 巧家縣志, 1942.
- Qizhou zhi* 蘄州志, 1882.
- Qingshi liezhuan* 清史列傳, Shanghai, Zhonghua shuju, 1928.
- Songzi xianzhi* 松滋縣志, 1868.
- Sun Wenguang 孫文光, article « Huang Xieqing », in *Zhongguo da baike quanshu* 中國大百科全書, *Zhongguo wenxue* 中國文學, Pékin/Shanghai, Zhongguo da baike quanshu chubanshe, 1986, p. 283.
- Wakeman, Frederic, Jr., « The Canton Trade and the Opium War », in John K. Fairbank (éd.), *The Cambridge History of China*, vol. 10, *Late Ch'ing 1800-1911, Part I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 163-212.
- Waley, Arthur, *The Opium War through Chinese Eyes*, Londres, George Allen and Unwin, 1958.
- Wang Guowei 王國維, *Song Yuan xiqu shi* 宋元戲曲史, Pékin, Dongfang chubanshe, 1996.
- Wang Yi 王易, *Ciqu shi* 詞曲史, s.l., Zhongguo wenhua fuwu she, 1946, réimprimé in *Minguo congshu diyi bian* 民國叢書第一編, vol. 62, Shanghai, Shanghai shudian, 1989.
- Wei Peixin 魏丕信 [P.-E. Will], « Ming Qing shiqi de guanzhenshu yu Zhongguo xingzheng wenhua » 明清時期的官箴書與中國行政文化, *Qingshi yanjiu*, 1999/1, p. 3-20.
- Weiss, Robert N., « Flexibility in Provincial Government on the Eve of the Taiping Rebellion », *Ch'ing-shih wen-t'i*, 4.3 (1980), pp. 1-42.
- Will, Pierre-Étienne, *Bureaucratie et famine en Chine au 18^e siècle*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1980.
- , « The 1744 Annual Audits of Magistrate Activity and their Fate », *Late Imperial China*, 18.2 (1997), p. 1-50.
- Woqiu Zhongzi 沃丘仲子, *Jindai mingren xiaozhuan* 近代名人小傳, Shanghai, Chongwen shuju, 1919.

- , *Minguo shinian guanliao fubai shi* 民國十年官僚腐敗史, Shanghai, Zhonghua tushu jicheng gongsi, 1923.
- Wu Mei 吳梅, *Zhongguo xiqu gailun* 中國戲曲概論, Dadong shuju, 1926 ; reproduit in *Minguo congshu diyi bian* 民國叢書第一編, vol. 63, Shanghai, Shanghai shudian, 1989.
- Xu beizhuan ji* 續碑傳記, comp. Miao Quansun 繆荃孫, Jiangsu shuju, 1893.
- Yao Xie 姚燮, *Jinyue kaozheng* 今樂考證 (1862), manuscrit publié en fac-similé par l'Université de Pékin, 1936.
- Ye Zhen 葉鎮, *Zuoli yaoyan* 作吏要言, in *Guanmu tongzhou lu*.
- Yidu xianzhi* 益都縣志, 1866.
- Yinxian zhi* 鄆縣志, 1873.
- Yuan Huang 袁黃 (Liaofan 了凡), *Baodi zhengshu* 寶坻政書, 12 juan, édition de l'époque Wanli.
- Yuqian 裕謙, *Mianyi zhai xucun gao* 勉益齋續存稿, 16 juan, éd. du Mianyi zhai, 1876.
- Zhaolian 昭槿, *Xiaoting zalu* 嘯亭雜錄, éd. du Jiusi tang.
- Zhenhai xianzhi* 鎮海縣志, 1879.
- Zhuang Yifu 莊一拂, *Gudian xiqu cunmu huikao* 古典戲曲存目彙考, Shanghai, Shanghai guji chubanshe, 1982, 3 vols.

Principaux caractères chinois
(par ordre alphabétique des syllabes)

- | | |
|---|----------------------------------|
| anliang 安良 | fajia 法家 |
| bingwei bu zhen 兵威不振 | fangqing zhi zuo 防情之作 |
| can 慚 | Feibian 匪變 |
| chanyu 單于 | Fen bian 憤邊 |
| Changxing xian de youming da
age 長興縣的有名大阿哥 | fen qi shiqu zhi zuo 焚其詩曲
之作 |
| chenghuang shen 城隍神 | Feng Zhaozeng 馮肇曾 (Xuzeng
緒曾) |
| Chifu 馳訃 | fu 撫 |
| chilun zheng da 持論正大 | fufan 負販 |
| chou 丑 | fujing 副淨 |
| Chou fang 籌防 | gezhi liuren 革職留任 |
| chu 齣 | Geng Jingzhong 耿精忠 |
| Chuan jian 傳鑑 | gongdu 公牘 |
| chuanqi 傳奇 | gongguo ge 功過格 |
| Chunxun 椿訓 | gushou 固守 |
| cicai youyu, jucai buzu 詞才有
餘, 劇才不足 | guanli 官吏 |
| ciqu 詞曲 | guanzhen 官箴 |
| cushi guanfang 粗識官方 | guanggun 光棍 |
| datiao 大挑 | Guiyi 閨憶 |
| dan 旦 | Haijing 海警 |
| Dao Fo 禱佛 | He Dengyu 何澄宇 |
| daoyi 島夷 | He Guiqing 何桂清 |
| Dinü hua 帝女花 | hongshui mengshou 洪水猛獸 |
| duchen 督臣 | Hu Fengdan 胡鳳丹 |
| dushi 督師 | Huyuan 鵠垣 |
| dushuren 讀書人 | Huasong 花頰 |
| Eyuan 鄂垣 | Hua yu 化玉 |
| enke 恩科 | Huang (concubine) 黃姬 |
| erdan 二旦 | Huang Jue 黃玨 |

- Huang Juezi 黃爵滋
Huang Tingjian 黃庭堅
Huang Xieqing 黃燮清 (Xianqing 憲清, Yunshan 韻珊 [蘊山], Yunfu 韻甫, Yinxiangshi fang zhuren 吟香詩舫主人, Jianqing sheng 繭情生, Liangyuan zhuren 兩園主人)
Huang Xiu 黃琇
huiban (hui qi ban) bucun 燬板 (燬其板)不存
jibao 戡暴
Jiling yuan 脊令原
jiqiao 技巧
jishi 記室
Ji yao 緝妖
jiansheng 監生
jianwen 見聞
Jiang Shiquan 蔣士銓
Jiangxiao ji 絳綃記
jieshi 戒石
Jie xiang 解餉
Jin Qiangkan 金鏘衍
Jinshen quanshu 縉紳全書
jing 淨
Jing dao 靖盜
Juguan baojian 居官寶鑑
Juguan jian 居官鑑
juan 捐
kangliang 抗糧
Kong Xianyi 孔憲彝
Ku zai 哭災
Kuaima Zhang San 快馬張三
Kunqu 崑曲
laodan 老旦
lao linggong 老令公
Li Benren 李本仁
Li Xiucheng 李秀成
Lin Zexu 林則徐
Lingbo ying 凌波影
Lingjiu 靈鷲
liubo renkou 流播人口
Liu Yunke 劉韻珂
lougui 陋規
Maoling xian 茂陵絃
mei benqian de jingji 沒本錢的
經紀
Mei Zengliang 梅曾亮
Mengjue 夢訣
mingsi 冥司
mo 末
mojiang 末將
muke 幕客
muyou 幕友
Nancheng 南城
nei 內
neidi 內地
Niu Jian 牛鑑
Piyuan 璧園
Puqi 蒲圻
qice 奇策
Qishan 琦善
Qiyang 蘄陽 (Qizhou 蘄州)
Qiyang 耆英
Qian Chong 錢充
qinshi 欽使
Qin Siguan 秦嗣觀
Qingduan 慶端
qingtan 清談

- qingtian 青天
Qingyun ge 晴雲閣
qupai 曲牌
sanzhen yongshi 三鎮勇師
She (Yu) Buyun 佘(余)步雲
shen 神
sheng 生
shengguan facai 升官發財
shi 史
shidafu 士大夫
shi ke lü 十可慮
Shilu guan tenglu 實錄館膳錄
Shi Xiaozhong 施效忠
shou 守
Shou jian 授鑑
Shou Tiao 守苕
shu 署
Shu jian 疏薦
Song ji 送姬
Suzhou 宿州
Siku quanshu zongmu tiyao 四
庫全書總目提要
tafa 撻伐
taishou 太守
Taoxi xue 桃谿雪
tichen 提臣
tiancao 天曹
Tiancao shangfa ben wu si,
mingjing gaoxuan bu ke qi
天曹賞罰本無私。明鏡
高懸不可欺
Tian Wenjing 田文鏡
Tian Yingjue 田膺爵
Tianzhu shan 天竺山
tie 貼
Tingpan 亭判
tongcheng 痛懲
tongren 同人
tongzhi 同知
tuhao 土豪
wai 外
Wan jian 玩鑑
Wang Dingheng 王鼎亨
Wang Weixiao 王蔚霄
Wang Wenxi 王文錫
Wang Xie 王燮
Wang Xuexuan fangbo (Youling)
wushi shuangshou wupai yibai
yun 王雪軒方伯有齡五十
雙壽五排一百韻
Wang Youling 王有齡 (Xuexuan
雪軒, Zhuangmin 壯愍)
wenren 文人
wenyuan 文苑
Weng Xincun 翁心存
wu 悟
Wu Bin 吳鎰
Wu Bosheng 武伯勝
Wu Liang 吳良
wu min 務民
wushang zhengti 無傷政體
Wuyanzhang 烏延障
wuyan zhangqi 烏煙瘴氣
Wuyuan 五原
xianguan 賢官
xiangsigao 相思膏
xiaodan 小旦
xiaosheng 小生
Xiaoyouyufang 小有餘芳 (Chi-
wu zhuang 尺五莊)

- xiaozhong 孝忠
xingchu shiyi 興除事宜
xingzheng 行政
Xu Jingfu 徐敬符
Xuannan 宣南
yan dashi 鹽大使
Yanyuan 硯園
Yang Ba 楊霸
yang yong yi huan 養癰貽患
Yang Zhongne 楊中訥 (Wan-
yan 晚研)
Yao Maoliang 姚茂良
Yao Xie 姚燮 (Meibo 梅伯)
ye shi ge buhui kuaihuo de ren'r
也是箇不會快活的人兒
Yi fu 議撫
Yijing 奕經
Yilibu 伊里布
Yiliang 怡良
Yiqing lou 倚晴樓
Yiqing lou qizhong qu 倚晴樓
七種曲
Yiqing lou shiji 倚晴樓詩集
yi wanqing 倚晚晴
yixia 義俠
yinguo 因果
yongren 用人
youmu sifang 游幕四方
you qu er wu xi 有曲而無戲
you zhengsheng 有政聲
You Tong 尤侗
youyu 猶豫
you zhengsheng 有政聲
yu 鬱
Yu hong 漁鬮
- Yuqian 裕謙
yuanben 院本
yuanyang 元陽
Yuanyang jing 駕齋鏡
yuefu 樂府
za 雜
zadan 雜旦
zaju 雜劇
Zeng Guofan 曾國藩
zhan 戰
Zhang Jiliang 張際亮
Zhang shi Sheyuan cangshu 張
氏涉園藏書
Zhang Shu 張術
Zhang Xun xiang shi 張巡饗士
*Zhang Xun Xu Yuan shuang-
zhong ji* 張巡許遠雙忠記
Zhao Boqi 趙伯麒
Zhao Zhong 趙忠
Zhejiang chenghuangsi shen 浙
江城隍司神
zhei sanzhen bingwei haosheng
xiongyong 這三鎮兵威好
生凶勇
zhenzongbing 鎮總兵
zhengshu 政書
Zheng zhen 爭賑
zhiren douma zhi fa 紙人豆馬
之法
zhishang tanbing 紙上談兵
zhong 衆
zhongjing 中淨
Mme Zhou 周氏
Zhoudao 舟悼
Zhoushan 舟山

Pierre-Étienne Will

Zhu Chun 朱椿

zhuanshan 專擅

Zhuoyi yuan 拙宜園

Zhuoyi yuan yuefu 拙宜園樂府

zi 子

zidi 子弟

Zong Jingfan 宗景藩 (Zicheng
子城)

Zuo Zongtang 左宗棠

Résumé

Pierre-Étienne WILL : La vertu administrative au théâtre. Huang Xieqing (1805-1864) et *Le miroir du fonctionnaire*

Huang Xieqing (1805-1864) est considéré comme un des meilleurs auteurs de théâtre *Kunqu* au XIX^e siècle. Sa pièce *Le miroir du fonctionnaire*, composée vers 1855, met en scène la carrière d'un fonctionnaire modèle, Wang Wenxi, confronté aux troubles de la guerre de l'Opium, aux tensions sociales qui lui ont fait suite et à la menace des Taiping dans la province du Zhejiang, dont était originaire Huang Xieqing. Le présent article propose une analyse de la pièce et cherche à la situer dans la vie et dans la carrière littéraire de son auteur. Il établit que la carrière du héros de la pièce a été calquée sur celle de Wang Youling, le gouverneur du Zhejiang mort en 1861 pendant la prise de Hangzhou par les Taiping. Les scènes évoquant la guerre de l'Opium sont étudiées en détail. Les qualités démontrées par Wang Wenxi comme magistrat et comme préfet renvoient aux recommandations des manuels pour fonctionnaires publiés en grand nombre sous les Qing. Le titre de la pièce fait allusion à un tel manuel, composé par le père du héros et supposé l'avoir guidé tout au long de sa carrière.

Abstract

Pierre-Étienne WILL: Administrative Virtue on the Stage: Huang Xieqing's (1805-1864) *The Mirror of the Official*

Huang Xieqing (1805-1864) is considered as one of the best nineteenth-century writers of *Kunqu* plays. *The Mirror of the Official*, composed around 1855, describes the career of Wang Wenxi, a model official who confronted the Opium war, the ensuing social tension, and the Taiping menace in Zhejiang, Huang's native province. This article offers an analysis of the play and attempts to relate it to the life and literary career of its author. It establishes that the career of its main character was modelled on that of Wang Youling, the Zhejiang governor who perished during the assault on Hangzhou by the Taipings in 1861. The scenes dealing with the Opium war are studied in more detail. The qualities demonstrated by Wang Wenxi as a magistrate and a prefect refer the reader to the recommendations of the official handbooks that were published in large numbers during the Qing. The title of the play is an allusion to such a handbook, composed by Wang Wenxi's father and supposed to have guided him during his career as an official.